

Les Sémites à Ilion ou la vérité sur la guerre de Troie: ou, La vérité sur ...

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

The text on this page is estimated to be only 23.77% accurate

y LES SÉMITES A ILION OU LÀ VÉRITÉ SUR LA GUERRE
DE TROIE

The text on this page is estimated to be only 26.60% accurate

PARIS, IMPRIMERIE DE JOUAUST ET FILS, RUE SAINT-
HONORÉ , 338.

The text on this page is estimated to be only 15.06% accurate

LES SÉMITES A ILION ou LA YtRITÉ m LÀ GDEME DE
TROIE I PAR LOUIS BENLÆW PROPESECR A LA PACCLTÉ DES
LETTRES DE DUON -*.'-t5>^X^tC3U'^ ^ PARIS 67, rue Richelieu
LIBRAIRIE A. FRANCK LEIPZIG 10. H. Qaerstrasse A.
FRAXGK^SCHE VERLAGSHANDLUNfñ Albert L. HEROLD9
SneeeMeor Libraire de It Société de PÉcole impérttle de* Charte* et de le
Société impéritle des Antiqniires de France 1863 r • ' tj:^^^

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

$\hat{u}V M$

AVANT-PROPOS. J'ai voulu dans les pages qui suivent poser de nouveau la question de la fameuse guerre ; je n'ai pu avoir la prétention de la résoudre. Le peu d'étendue de ce traité dit assez que je n'ai rien voulu faire de définitif, et que je n'ai pu m'arrêter à reproduire les opinions de tous mes devanciers. Je me suis borné à signaler une série de faits auxquels on a fait peu d'attention jusqu'à présent en France, à résumer les travaux les plus récents de l'Allemagne, à y ajouter mes vues, mes impressions personnelles. Depuis quelque temps, en effet, des études entreprises sur une vaste échelle ont fait mieux connaître l'Orient sémitique ; des recherches originales et fines nous ont fait voir un peu plus clair dans le dédale des légendes antiques de la Grèce. J'ai pensé qu'en rapprochant les unes des autres, je pourrais répandre

\ VI AVANT-PROPOS. des lumières nouvelles sur Thistoire du siège de Troie. Il m*a même semblé quelquefois qu'ainsi envisagée , celte histoire se présentait sous un jour inattendu, et qu'elle acquérait soudain une importance qu'on était loin de lui soupçonner. Je sens bien que je suis entré dans une voie qui n'est pas encore battue ; mais, eussé-je fait fausse route, je me consolerais encore par l'espérance que ceux qui se seraient égarés à ma suite iront plus loin et trouveront mieux que moi. Dijon, le S5 juillet 1865.

LES SÉMITES A ILION OU LA VÉRITÉ SUR LA GUERRE
DE TROIE I Ce n'est pas sans raison que la critique a porté un jugement
peu favorable sur les romans et les poèmes historiques. Les domaines de
l'histoire et de la poésie, quoique contigus, n'en sont pas moins
profondément distincts l'un de l'autre. Il n'arrive pas souvent que les
événements contemporains ou les Catastrophes d'un passé rapproché du
moment présent excitent la verve d'un grand poète ; il est plus rare encore
qu'aux prises avec les solides réalités de l'histoire, ce poète puisse répandre
sur son œuvre le charme qui n'appartient qu'à la seule fiction. Mais aussi
l'historien desse-t-il de marcher d'un pas ferme sur le sol mouvant et
enchanté où les fils d'Apollon posent leur tente légère. Lorsqu'il réussit à y
pénétrer, il n'y rencontre pas toujours la vérité ; il est sûr d'y trouver la fin
de ses illusions ; le résultat qu'il s'était promis de ses recherches reste
ordinairement bien au-dessous de son attente. Quels sont les faits , se
demande-t-il , qui ont donné naissance aux épopées où se chantent le trépas
tragique des Niebelun* gen, les exploits d'Arthur et de la Table Ronde, de
Gharlemagne et de ses douze preux, le long duel des 1

— 2 ~ Kurus et des Pandus, Texil de Rama, enfin la guerre de Troie elles pérégrinations d'Énée? Ces faits semblent ou ne pas exister ou n'être pas en rapport avec les créations grandioses qu'ils ont inspirées. On ne voudra pas admettre non plus qu'elles soient sorties spontanément du cerveau des anciens devins, comme Pallas s'élança tout armée de la tête de Jupiter. Donc, grand est l'embarras lorsqu'il nous faut déterminer le point précis où commence une époque littéraire, le premier germe d'une inspiration puissante et féconde. Mais, si l'embarras est grand, la curiosité est plus grande encore. Ajoutons qu'elle est bien légitime, lorsqu'il s'agit des circonstances auxquelles nous devons l'Iliade et l'Odyssée, c'est-à-dire des sources, auxquelles ont puisé, sans les tarir, vingt peuples divers et cent générations de poètes; des sources qui conservent encore aujourd'hui un reste de fraîcheur et de jeunesse à notre poésie vieillissante. Certes, ce ne fut ni le hasard, ni même une cause futile ou fictive, qui donna l'idée à Homère et à ses nobles successeurs de célébrer sans se lasser <c Cette race d'Agamemnon, qui ne finit jamais ». Mais comment la découvrir, cette cause, au milieu des ténèbres qui enveloppent la haute antiquité grecque? Au delà des premières Olympiades, il y a encore des traditions, il n'y a plus d'histoire. Heureusement pour nous, les poètes grecs sont souvent plus véridiques que leurs historiens. Nous ne parlons pas ici des écrivains de l'époque classique, mais de cette foule de conteurs ineptes qui surgirent à la suite de l'expédition d'Alexandre. Les Romains les connaissaient et confondaient dans un mépris commun et leurs inventions et Quicquid Grœcia mendax Audel in hisloria.

— 3 — Homère ne ressemble nullement à ces faux romanciers. Il nous trace un tableau fidèle de la vie et des mœurs de Tâge héroïque. Avec lui nous pénétrons dans Tintérieur des familles et, dans les conseils des rois; avec lui nous assistons à la guerre telle qu'on la faisait ^ aux fêtes telles qu'on les célébrait , au culte tel qu'il était en honneur. Il est vrai et sincère à la façon des grands artistes. Aussi nous apprend*t-il tout ce qui peut donner de l'intérêt et du charme aux récits des hauts faits d'autrefois. Ce qu'il na nous apprend pas , la race jeune à laquelle il appartenait ne le prisait guère : ce sont les vraies dates et quelquefois les vrais noms^ Tenchaînement et la vraie succession des événements, les vraies limites des peuples déterminées par leurs langues, la vraie géographie, et, en un toot, l'histoire telle que nous l'entendons auI jûurd'hui. Si nous voulons refaire l'histoire de cette époque éloignée , il faut nous servir d'abord ^des légendes et des mythes que nous trouvons dansdes auteurs relativement récents. Mais il faut s'en servir avec préMulion , en s'efforçant de dégager le fait de son enveloppe poétique. Ce sera la linguistique ensuite qui nous prêtera un puissant secours. Les mots sont des idées pétrifiées, semblables aux fossiles qui nous racontent l'histoire de races à jamais perdues. Ou bien on peut dire que la science des langues est pour l'archéologue ce que le télescope est pour l'astronome : il lui fait découvrir des points lumineux , des mondes nouveaux, là où l'œil nu n'aperçoit que le vide ou des nébuleuses confuses. Les dieux d'Homère ne sont pas les personnages les moins importants de son épopée ; nous dirons plus bas quel rôle il leur fait jouer dans la guerre et la conquête de Troie. Rappelons, en passant, que leur physionomie a singulièrement changé durant le voyage qui les a con

— 4 — duits depuis le pied da Paropamise jusqu'à la pointe méridionale du Péloponnèse. Dans les Védas, ces dieux ne sont encore que l'expression légèrement personnifiée des éléments , des phénomènes et des forces de la nature > le feu, l'air, le soleil, l'aurore, le ciel, les nuages. Au milieu de la race guerrière et un peu sensuelle des Ioniens, leurs traits se sont accentués davantage ; ils ne sont plus que des hommes pour ainsi dire surhumains. Un pas de plus , ils seront descendus au rang de simples mortels; l'anthropomorphisme sera complet. Que pensez-vous que soit cette Hélène dont le rapt fut cause du sac d'Ilion? Une déesse! Elle avait son temple à Thérapié, à côté de celui d'Apollon ; on célébrait en son honneur à Amyclées les Héliénies, en même temps que les Hyacinthies en l'honneur d'Apollon (1). Èlévin n'est qu'une forme archaïque de *Ἑλένη*, la lune. On comprend, qu'elle ait été réunie dans un même culte avec Apollon, dieu du soleil et de la lumière. On comprend aussi que l'imagination des poètes ait fait de la déesse qui rappelait le doux éclat de l'astre de la nuit la plus belle des femmes. On a pensé quelquefois que ses frères, les Dioscoures, étaient des héros mis plus tard au rang des Dieux. C'est le contraire qui est vrai. Les Grecs les appelaient aussi cavaliers (*ἵππιοι*), exactement comme les Indous (le terme sanscrit est *āśvinau*) ; mais ils ne se souvenaient plus du sens primitif attaché à ce mot. Les Dioscoures n'étaient à l'origine que l'étoile du soir et l'étoile du matin, l'une avant-coureur de la lune, l'autre du soleil. Un souvenir de cet antique idée religieuse vit encore dans la légende d'après laquelle Jupiter leur permet de descendre tour à tour de deux jours l'un aux (0 Hépod., VI,61.— Pindare., Schol. 01 yinp., Ili, «.— Pausan., III, 14, 15, 19. Hesych. Heleuia.

— s — enfers^ et de partager ainsi les jouissances de la vie. Cette légende se trouve déjà dans rOdy8sée(1). D'après Fauteur de l'Iliade, au contraire, ils sont morts tous les deux (2). C'est ainsi qu'Homère et ses contemporains avaient cessé de comprendre les symboles de leur religion. Nous savons par Hérodote (3) que dans l'Elide et l'Acarnanieon nourrissait des troupeaux consacrés à Hélios. Homère nous apprend (4) que dans l'Occident lointain, le far m;^«< du temps, c'est-à-dire dans la Trinacrie(Sicile), paissaient sept troupeaux de vaches de cinquante chacun. Aristote savait déjà que par ce mythe étaient désignés les trois cent cinquante jours de l'année lunaire. Ceux qui ont lu les Védas se rappellent les vaches rouges de VUshas^ image un peu massive, sous laquelle uneracedepâtres peignait l'apparition de l'aurore. J'aime bien mieux celle des aèdes ioniens, qui nous la montrent émergeant de la brume matinale, et étendant ses doigts de rose. On connaît le vers «plendide qui revient si souvent : Mais ce que l'on sait moins , c'est qu'on offrait anciennement des sacrifices de cheval à Hélios, dans un pays où la viande de cheval n'était certes pas un mets favori. Les prétendants d'Hélène, réunis dans la maison de Tyndarée, jurèrent de venger l'injure faite à Ménélas, et, pour donner plus de solennité à leur serment, ils sacrifièrent un cheval au dieu du soleil. On montrait dans laLaconie, encore du temps dePausanias, l'endroit où le cheval avait été enterré (t'Tnrou ^vri[M,) : autour du monu(1) XI, T. t98. (2) ni, V. 236-344. (3) IX, 93. (4) Odyss., XII, V. 337-S4I.

- 6 — ment se trouvaient sept colonnes représentant les sôpt planètes (1). Voilà une notice qui nous transporte bien loin de la patrie d'Homère. Ce dernier nous raconte que Xanthos, le coursier d'Achille» prédisait la mort au héros thessalien (2). Mais ce sont là des traces bien fugitives d'un usage qui allait s'éteignant tous les jours. Il faut s'adresser aux Perses pour trouver des exemples bien frappants de chevaux prophètes. Le plus curieux que l'histoire nous ait transmis se rencontre dans le récit de l'élection de Darius. Il faut remonter jusqu'aux Indous, jusqu'au Ramayana (3), pour découvrir l'origine des sacrifices de cheval. Le cheval était chez eux le bien le plus précieux du guerrier; celui-ci se décidait néanmoins à s'en séparer quelquefois pour gagner à ce prix la faveur d'Indra. Mais il ne l'offrait que dans les circonstances les plus graves; et ce sacrifice, surchargé plus tard par les Bramines d'un cérémonial tellement compliqué qu'il était à peine exécutable pour un roi, a été toujours considéré par les Indous comme « le roi des sacrifices » Les antiques traditions de la guerre de Troie nous ont donc gardé le vague souvenir de traditions plus antiques encore ; mais la comparaison des unes et des autres semble d'abord détruire les derniers éléments historiques de cette guerre fameuse, et nous ravit ainsi notre dernière espérance. M. Auguste Bœckh doute qu'Agamemnon et Glytemnestre aient jamais existé; il douterait de l'existence de Troie même, sans une notice de Strabon où il est dit que Sigée a été bâtie avec les débris de l'ancien Ilion. La chose lui paraît assez plausible (I) Pagan., III, fO, 9. (f) IUade, XIX, Ters la fin. (5) Ramayana, I, 11, trad. de Schleget.

sible, puisque tant d'endroits de la Syrie et de l'Egypte sont nés de la même manière. Il admet qu'une grande expédition a pu être dirigée contre une ville située sur les côtes de l'Asie-Mineure dans des temps préhistoriques y mais il pense que là doivent s'arrêter les affirmations de l'historien. Nous croyons que M. Bœckh s'est montré trop incrédule. Il se serait moins avancé sans doute s'il avait tenu compte de quelques passages de Strabon et d'Hérodote dont on a profité depuis. Ces passages m'ont fait découvrir ce qui fait le principal objet de cette étude, la nationalité ctes Troyens, Nous savons qu'ils n'étaient pas Phrygiens , comme semblent l'avoir pensé les poètes tragiques en les désignant souvent par ce nom. Pour Homère, les Phrygiens ne sont que les alliés des Troyens. Il nous fait connaître c^ et là les noms de leurs chefs et rois (1). Nous savons par l'hymne à Aphrodite (2) que les deux peuples parlaient des langues différentes. Mais ce qu'il importe de constater en attendant mieux, c'est •que par la chute de Troie la race qui l'avait habitée n'avait été nullement subjuguée, encore moins anéantie. Elle avait été forcée seulement de quitter les côtes de la mer et de se retirer à l'intérieur sur les hauteurs de l'Ida. C'est là que nous la trouvons établie pendant plusieurs siècles dans les villes de Dardania, de Skepsis^ de Kebren et de Gergis(3). La ville qui la première des quatre pouvait être tombée . entre les mains des Éoliens était Dardania, endroit plus ancien, aux yeux d'Homère, que la ville même de Troie. Il est certain que les Éoliens ont fondé avant la fin de la seconde moitié du huitième (1) IUade, n, ▼. 718; XIII, y. 79f : Dymas, Orthtios, Phalkès. («) V. 116. (5) Strab., p. 565, 585, 591-596, 601-606.

— 8 ~ siècle ua nouvel Ilion , et sur la langue de terre Dardanis, un nouveau Dardanos. Ce ne fut que plus tard que les Gyméens conquièrent Kebren. Skepsis , perché sur les sommets de Tlida, leur résista bien plus longtemps. Cette petite ville était gouvernée par deux familles qui faisaient remonter leur origine à Hector et à Énée. D'au^ très familles prétendant descendre de ces deux héros troyens habitaient à Àrisbé et à Gentinos, endroits «situés sur THellespont. Le propre fils d'Énée, Ascanios (nom qui rappelle l'Ashkenas de la Genèse)» passait pour avoir fondé dans la plaine la nouvelle Skepsis, non loin de Tancienne. Les Eoliens, maîtres enfin de l'une et de l'autre, laissèrent cependant, dans ces deux cités reconstituées, aux Hectorides et aux Énéades, le titre royal et quelques prérogatives (1). Les naturels perdirent leur indépendance : refoulés dans la campagne ou incorporés aux citoyens grecs, ils occupèrent un rang inférieur dans la société nouvelle. Vers 500, Gergis, sur le cours supérieur du Granicos^ était le seul point où l'antique population troyenne conservât son autonomie (2). Mais à la fin du cinquième siècle Gergis est une ville grecque (3), et Ephore désigne toute la côte, depuis Abydos, au nord, jusqu'à Gyne, au sud, par le nom de l'Éolide (4). Voilà déjà, ce nous semble, des faits bien curieux; mais ce qui leur donne une véritable importance, c'est la nature des noms propres que nous venons de citer. Des trois mots Skepsis , Kebren , Gergis , deux ont une origine manifestement sémitique. Kebren{po\xvKébvèmt) (f) Epbore, frtgm. M ; Strtb., p. «s». (f) Hérod.,.V, llf ; H, 10». (3) Hellénie, I, 1, IS; 111, 1, 10-15. (4) Strab., p. 000.

- 9 ~ rappelle L'adjectif (^tr (lang, grand), et le culte phénicien des dieux eabirim sur l'Ile de SaflM>tfarace, située à peu de distance de la côte. Gergis est le nom de plusieurs endroits appartenant à des pays où les Grecs n'ont guère pénétré, et ce nom nous vient très-probablement du chaldéen gargnshtay argile, ou de Vs^abegirgisovn; vase noire. Skepsis (2xn^iç) est, selon tbute apparence, une forme hellénisée d'un substantif, shkaphitou shkq^hit, venant du \evhe shkaphat , surplomber, superimminere. Ce verbe se dit souvent de montagnes qtii s'avancent dans la plaine en la dominant, comme shekeph et shéktuphim se disent de poutres formant le plafond d'une chambre ou d'un édifice. Skepsis tirait son nom de sa position. D'autres noms troyens se ramènent tout aussi facilement à des termes et à des racines sémitiques. Dardanos paraît être composé de dar (forme chaldaïque pour dôr)^ race, famille, et de dan^ juge, maître, souverain (cp. Adên^ maître, gr. A^uviç). Dardanos aurait donc en phénicien la même signification que le mot Aryâs en sanscrit. Ilion n'est autre chose que elyôn (li**?), élevé, supérieur. La ville elle-même, il est vrai, était située dans la plaine, mais elyoun signifie en punique aussi souverain , maître , Dieu. Ilium était donc la ville divine, la capitale du pays(1). La colline au pied de laquelle Ilium s'étendait était couronnée d'une citadelle, qui s'appelait Pergamos^ enéol.Perrhamos^ c'est-à-dire peh ramah , mots dont le sens est : la bouche , la lèvre, c'est-à-dire le bord de la montagne (2). Nous trouvons des résultats pareillement satisfaisants en ana(t) Voyez dans le supplément la longue liste de ailles sémitiques situées sur les côtes de TAnatolie , surtout l'article AdramutHum, (9) Peut-être Taut-il mieux voir dans la première partie de Perrhamos l'hébr /^, coin, bord, qui se dit d'un champ, d'un lit, etc., etc.

— iO lysant les aoms propres de personnes troyennes. Paris rappelle l'hébr. paras (avec t) , chef, ou mieux encore j7^i^^, homme violent et tyrannique. Né dirait-on pas que les Grecs ont voulu traduire un terme étranger en désignant le ravisseur d'Hélène le plus souvent par le nom A'Alexandros {akeim o^vâpa<;)? D'après Homère, Énée descendrait d'un frère à'Ilos ayant nom Assarakos. Il est aisé de reconnaître dans ce nom VAssur de la Bible. Nous savons de plus qu'au treizième siècle les Assyriens ont envahi l' Asie-Mineure jusqu'au delà de l'Halys, et il est très-possible qu'ils ne se soient arrêtés qu'à la mer. Le fils d'Assarakos est Capys^ nom qui n a rien de grec, mais qui en hébreu nous présente la forme d'un adjectif venant du verbe kaphas (avec un t)^ chald. kaphe%9 qui signifie : s'élancer en bondissant contre l'ennemi. Priamos parait;?era' a'm, prince du peuple. Dans les noms propres Enée et Hector ^ dont les descendants ont régné si longtemps snr les Teucriens de l'Ida, se cachent évidemment d'autres racines sémitiques., Quoique le nom d'Enée ait été assez familier aux Grecs, et qu'on le retrouve dans plusieurs îles et endroits de la Grèce, de la mer Egée et de la Méditerranée, Enée, pour nous, ne sera jamais autre chose qxCa'nayahy nom propre hébreu, signifiant exaucé de Dieu (du verbe fw?, répondre, exaucer) ...Le nom d'Hector a une forme tout à fait grecque, mais il a été fort peu commun chez les Hellènes. Je trouve bien un mathématicien fT^etorio^ , et un roi de Chics qui, quelque temps après l'époque de la colonisation, porta le nom d'Hector; mais je ne crois pas me tromper en affirmant que nous avons ici comme dans Skepsis un exemple de plus de la facilité avec laquelle les Grecs imposaient à des mots étrangers, qu'ils ne comprenaient pas , le sens que les circonstances semblaient

The text on this page is estimated to be only 26.24% accurate

— 11 — tenr prêter. ÉRToip signifie celui qui défend[^] qui re[^] pousse. C'est ainsi crae Jérusalem était ppur eux la ville sacrée des Solymi (Iepo<7oXii(x;e) ; que Koresh, le fondateur de Tempire des Perses (dont le nom signifie solêU)[^] devint entre leurs mains KOpo;, autorité, puissance. ÊxTCi>f> est évidemment un mot composé dont la seconde partie renferme le nom du peuple : Top, et par métatbèse Tpo , Tpo), probablement de Tahor[^] Zahor, pur, non mélangé (1). La première syllabe de Hector paraît être P[^]H, sein, c'est-à-dire refuge, asile. Asile [^] refuge dès Troyens , n'était-ce pas un surnom digne de ce grand héros (2) ? Cette éty mologie est fortifiée par l'analogie du nom de l'infortunée reine d'Ilion : Hécabé, c'es[^]dire [^] p[^], sein de l'aïeul, ou mieux a« p*"" , sein des germes. Essayons d*analyser en dernier lieu les noms propres d'Anckise et de Sarpédon. Dans la seconde partie d'Ay/jLcmîe crois reconnaître i'bébr. t[^]?, fort, et dans la première la rac. v[^]:?, exaucer, qui nous a déjà donné la clef du nom d'AcW«[^](3). C'est ainsi que les Hébreux avaient un nom propre a'nat[^] dont le sens est ûctiofi d'exaucer. Le pluriel a'natot désignait la ville natale de Jérémie, située dans la tribu de Benjamin. D'a'natot vient un autre nom propre a'ntotiyah* Ànchise signifie par Conséquent : fort par la faveur [^] la proteetùn[^] de Dieu[^] — Le roi des Lyciens[^] Sarpédon, paraît aussi avoir (1) Il ne faut pas essayer d'identifier Tahor et Zoff c'est-à-dire Troie et Tyr. Outre que Zcr signifie rocher, forteresse , il faut se soutenir que la [^]ille de Tyr ne fut fondée que [^]ers ISOO. Aussi Homère , qui parle si souvent de Sidon , n'en fait-il nulle part mention. (9) Au mot p[^]ri on pourrait être tenté de sibstituer Itin , croc , crocket , ou ipn , hameçon , comme qui dirait : Tépée , la lame de Trtie. Mais p*[^] p«ratt préféraUê» à cauae de l'é[^]mologie du non d*Hécabe. (B) La consoniMuice yx [^]*** *A7x<9>7C s'explique par le «M de Tayim. C'est ainsi que la forteresse rurç est le Gaza des Grecs et des Romains[^]

^ 12 — un nom d'origine sémitique. Les Lyciens, d'ailleurs, ou ont été Sémites, ou se sont croisés de bonne heure avec des colons venus de la Phénicie et de la Cilicie. Suivant Hérodote (1, 173), Sarpédon est un frère de Minos, roi de Crète, dont la nationalité phénicienne paraît aujourd'hui indubitable. Il y avait dans la Cilicie, toute habitée de Sémites, un promontoire Sarpédon. Ce nom est évidemment identique à celui de la ville phénicienne de Sarepta^ héb. Zarphatah, que Gésenius traduit : fonderie ^ haut fourneau (dix veThe%araph). Les résultats de nos recherches linguistiques, augmentés de ceux que l'on trouvera dans notre appendice, s'ils laissent encore à désirer dans les détails, méritent peut-être quelque attention à cause de leur nombre et de la facilité même avec laquelle ils ont été obtenus. Voici maintenant d'autres renseignements qui donnent un plus haut degré de vraisemblance à la nationalité sémitique des Troyens. Les populations sises sur l'Hellespont et sur rida vénéraient une déesse de la génération, appelée Ma^ la Magna Mater des Romains. Sur les côtes occidentales et méridionales de la Troade, à Thymbra, sur le Simoïs, à Chryse, à Killa, dans les environs d'Adramyttion (1), et sur Ténédos, régnait le culte du dieu du soleil (2). On l'invoquait sous le nom de Sminthée, et on nous dit que dans la langue du pays ce mot signifie destructeur de souris (3). Plus tard, dans le nouvel Ilion fondé par les Éoliens, on célébrait en Thonneur d'Apollon la fête des Sminthées. Vers le sud, sur les (1) Voyez les étymologies de tons ces noms dans TAppendice. (9) Srtabon, p. 604, 605, 615. (3) l\ paraît que les côtes de TAnatolie étaient inlestées de myriades de ces rongeurs. Le poAne héroï-comique do la BêirachomnotMehie pourrait bien tirer en partie son origine de cette circonstance.

— 13 — côtes de la Mysie» dans le voisinage de Myrine et de Cyme, on adorait une déesse des combats qu'on envisageait comme vierge. Les Grecs ne manquèrent pas de comparer ces cultes à ceux qu'ils pratiquaient eux-mêmes. Ils leur donnèrent les mêmes noms » et, quand ils n'en trouvaient pas les analogues dans leur patrie, ils en faisaient leur profit en les adoptant. — Ces observations préliminaires nous font comprendre pourquoi les Grecs considéraient Apollon comme une des divinités tutélaires de Troie. C'était le divin archer, le Sminthée de Chrysé et de Thymbra, qui devait défendre Troie et protéger ses héros. Il était soutenu dans cette tâche par Artemis et Enyo, car nous savons que les Amazones, les prêtresses armées d'une divinité guerrière semblable à celle que nous venons de nommer, ne sont pas étrangères à l'Iliade. Mais la protectrice née, la protectrice la plus puissante de Troie, était Aphrodite, déesse de la volupté, dont le culte, connu sous celui d'Ashéra ou Astarté, avait été introduit depuis longtemps par les Phéniciens sur les îles et les côtes de la Grèce. Il faut être en garde contre l'étymologie ingénieuse donnée du nom d'Aphrodite par les mythographes grecs, tout en goûtant la ravissante légende à laquelle cette étymologie paraît avoir donné naissance. Non, Aphrodite n'est pas la divinité dont les membres splendides sortirent un jour de l'écume de la mer, pas plus qu'Héraclès n'est le persécuté de Junon. Tous ces dieux sont des dieux de l'Olympe sémitique. Les détails de leur culte le prouvent, les grammaires et le lexique viennent fortifier cette preuve. T)erash Vleut dire en arabe aussi bien couche qu'épouse. De la racine paras (avec t), ou parady étendre, se forme, avec le suffixe bien connu du féminin i/, un mot, phrosit ou phrodit^ qui, avec l'a prosthétique, fait

V — 14 — aphroditf la femme qui se donne, qui se livre (1). La déesse au service de laquelle se consacraient les milliers d'biérodules de Corinthe était la déesse adorée avec fureur par les populations de l'Ida. C'est pour cela que Jupiter fait céder Junon sur les sommets de cette montagne à ses désirs amoureux; c'est là que Vénus s'est livrée à Anchise. C'est Vénus qui orne d'une beauté surhumaine les fils de Dardanos , Ganymède et Paris ; c'est elle qui défend les vmm de Troie de toutes les énergies de son âme. La poésie postbomérique place dans sofi plein jour le contraste que formait avec les cultes des Teucriens la religion plus modesle des Grecs. Elle développe outre mesure le mythe des Amazones; elle cr^^e sur le modèle des prophétesses du pays (des sibylles de Gergis) le type magnifique de Cassandre ; enfin elle emprunte à Ashéra, à l'Astarté de Chypre > sa grenade, et elle en fait la pomme de discorde qui allume l'incendie de Troie (2). La religion et les cultes paraissent donc d'accord avec la linguistique pour faire des Troyens une population sémitique. Ce n'est encore qu'une extrême vraisemblance; essayons de l'élever h la certitude. J'ai nommé la ville de Gergis comme celle où les anciens habitants de la Troade ont su conserver le plus longtemps leur indépendance. Or il y avait en dehors de l'endroit situé sur l'Ida deux petites bourgiEides portant le même nom , transformé en diminutif (Gergithion) ; l'une se trouvait près de Lampsaque, et l'autre aux^ portes de Cyme. Ce nom devait être bien répandu sur les (l) En m^Unt le mot dans le status ewtphëUeut bien oannu de la déclinaison araméenne , on trouve la forme Mfrodita , qui répond littéralement au mot grec. Voyez Emst Meier, Die Bitëung und Bedeuuiug des Plural, p. 66. (t) Dnncluir, BisMre des Grecs , 1, 179, 308-500.

— 15 — côtes de TÂsie-Mineure , puisque, dans les luttes sanglantes qui déchiraient pendant une série de générations la cité de Milet , la faction des optimates (>5 nko^uç) affublait la populace tumultueuse , qu'elle eut de la peine à comprimer, du double sobriquet de boxeurs (xtt^ofiijz) et de Gergésiens. Par cette épithète insultante; la classe privilégiée assimilait évidemment les citoyens pauvres aux indigènes vaincus et réduits au servage ; leur situation précaire et l'oppression commune semblent les avoir de bonne heure rapprochés les uns des autres (1). A Ephèse, les indigènes avaient réussi, même après la conquête, h se faire une place dans la cité reconstituée. Au lieu des quatre tribus, qui forment partout la grande communauté ionienne, nous en trouvons cinq dans cette ville. La cinquième s'appelait oî Bévio'.. Ils étaient adorateurs de la déesse lydienne, dans laquelle les Grecs crurent reconnaître quelques attributs de leur Artémis. Je crois que Bévvtoc est un nom appellatif, qu'il est identique au û'^sa hébreu, au béni arabe. Les Grecs, entendant leurs anciens adversaires s'appeler constamment d'un nom commençant par beni^ négligèrent le véritable nom propre, qui pourrait bien avoir été Girgash ou Girgis (2). Mais outre les trois Gergis de l'Asie -Mineure nous en trouvons deux autres : l'une située non loin du lac Triton, près de la petite Syrte ; l'autre en pleine Palestine, sur les bords du lac Génézareth. Leur nom (terre argileuse, vaseuse) s'explique par la situation même de ces villes, ta Genèse cite deux fois Gergosi parmi les fils de Canaan (3). Dans le livre de Josué (4) nous lisons (i) Plut., Quæst. ^r., Rî. (3) Ephore, fragm. si. — Âtbénée, VHI, p. 7>Gt. (3) Gen., I, 10, 16; 15, 9i. (4) Josué, 94, tf.

- 16 ^ que Dieu a livré les Gergésiens entre les mains d'Israël. Est-ce à dire qu'ils ont été exterminés à l'époque de la conquête, ou ont-ils été simplement expulsés du territoire qu'ils occupaient? Toujours est-il qu'il n'en est pas fait mention ultérieurement dans la Bible, si nous exceptons un passage de saint Matthieu (1) où nous rencontrons de nouveau des Gergésiens (גרגסיים). Mais c'est une leçon des plus suspectes due à la main d'Origène. Il est probable qu'il faut lire גרגסי, habitants de Gérasa. Des trois Gergis qui nous intéressent, laquelle est la métropole des autres? Ce ne peut être celle de la Troade. — Conduire des Sémites dans la Palestine, leur ancienne patrie, ce serait, comme on disait en Grèce, porter des chouettes à Athènes. Ce qui semble prouver que les Gergésiens ne sont pas autochtones dans l'Asie Mineure, c'est le nom de leur ville principale; la grande Gergis était située sur une hauteur. Encore moins peut-on envisager comme métropole la petite ville non loin du lac Triton, qui n'a jamais fait grand bruit. Ce seront les Girgashim du lac Genezareth qui auront colonisé l'Hellespont et l'Ida, après avoir échappé au glaive des Israélites. En effet, d'après les calculs les plus récents, vers 1320, sous le règne du Pharaon Menephtha, que Moïse aurait quitté l'Égypte et pénétré dans la Palestine, à la tête d'un peuple à la recherche d'une nouvelle et meilleure patrie (2). Les petites tribus cananéennes furent en grande partie ou rejetées vers le désert ou refoulées vers la côte. Acculée contre le rivage de la Méditerranée, une foule toujours croissante, sentant le sol manquer sous ses pieds, émigra en masse, apparemment s. Matthieu, 8, 98. [i] D'après M. Movers, cet événement serait arrivé vers 1400.

I t - n ment avec raïde et sous la direction des Phiⁿⁱciens. C'est l'époque mémorable où ces derniers , de commerçants qu'ils étaient (car ce n'est pas pour rien que canani veut dire marchand), devinrent des navigateurs hardis et redoutables. Ils semèrent leurs colonies sur toutes les côtes et toutes les îles de la mer Egée. Ils se mirent à longer le bord méridional de la Méditerranée jusqu'aux colonnes d'Hercule, qu'ils ne paraissent cependant avoir atteintes que vers l'an ddOO. Le gros de la postérité de Gergosi aurait donc eu en partage la Troade , l'Hellespont, les Dardanelles, qui ont conservé jusqu'à ce jour leur nom sémitique. Là ils semblent avoir prospéré rapidement. Ils avaient devant eux les stations phéniciennes de Thasos, de Samothrace, de Lemnps. C'étaient autant d'étapes qui les mettaient en relation directe avec leurs compatriotes de Crète, de Rhodes, de Chypre, et en dernier lieu avec la métropole. Derrière eux s'étendait en les couvrant le royaume de Lydie, habité par une race, parlant un idiome congénère, royaume peu soucieux de lointaines entreprises, et heureux d'avoir trouvé pour ses côtes une garde contre les pirates grecs. On comprend ainsi comment, au bout de cinq ou six générations, les Gergésien^e étaient une des colonies phéniciennes les plus puissantes de ces parages ; comment ils pouvaient arrêter l'élan de la navigation grecque, et attirer finalement sur leur pays cette guerre désastreuse qui mit fin à leur indépendance. Ce qui donne un dernier degré de probabilité à la présomption que les Troyens étaient une colonie des Phéniciens, c'est qu'Homère fait aller Paris, lorsqu'il a enlevé Hélène, à Sidon, avant de s'en retourner à Troie (1). (1) niad., ni, biS; VI, 39l« 2

— 18 — * S'il paraît prouvé désormais que les Gergis de la Troade sont des colonies phéniciennes, il ne sera pas difficile de démontrer que la Gergis de la petite Syrte est une colonie troyenne. M. Charles Tissot, consul de France à Yassy, qui vient de soutenir brillamment devant la faculté des lettres de Dijon deux thèses remarquables, s'efforce d'établir dans l'une d'elles (De lacu Tritonide) que la Gergis africaine fut fondée par les Cananéens au plus tard au XV^e siècle avant notre ère. Dans cette évaluation, M. Tissot part des anciennes données chronologiques, d'après lesquelles Moïse aurait vécu entre 1600 et 1600. C'est un des points peu nombreux du reste, de ce beau travail, sur lesquels je ne puis partager l'avis de son savant auteur. Les Cananéens expulsés allèrent s'établir sur les îles les plus proches de leur ancienne patrie, et dans les parages où ils trouvaient le moins de résistance. Us avancèrent d'abord pas à pas, et ce n'est pas d'un seul trait qu'ils auraient franchi la grande distance qui séparait Sidon de Gergis. Je suis disposé à croire que la Gergis de la petite Syrte fut fondée à peu près à la même époque que Cumae dans la Campanie. Que l'on songe aux rapports souvent hostiles, mais toujours suivis et intimes, qui existèrent entre la Cyme et la Gergis de la Troade (et nous parlons ici surtout de la Gergis ou du Gergithion, situés aux portes mêmes de Cyme) ; à la sibylle de Gergis[^] qui devint plus tard la sibylle des Cyméens de l'Éolide, et enfin des Cyméens italiotes ; qu'on n'oublie pas que c'est en suivant les traces des Phéniciens que les Grecs parcoururent à leur tour les côtes de la Méditerranée : et l'on arrivera à la conclusion suivante. Vers l'an 850, la puissance maritime des Phéniciens, qui avait cessé d'être redoutable aux Grecs sur leurs propres côtes et dans leur propre mer (si l'on peut

y ~ <9 ~ appeler ainsi rÉgée)^ prit des forces nouvelles dans l'ouest lointain par la fondation de Carthage, u la cité nouvelle w. Les Gergésiens, serrés de près et foulés par les Éoliens de Gyne, devaient chercher à s'établir à leur tour sur les côtes septentrionales du continent, où leur race trouvait tant d'éléments homogènes. G'est à la même époque que ces Éoliens, avec l'esprit d'avpnture qui les a toujours caractérisés, se portèrent en avant dans la Méditerranée, et fondèrent presque en face de Gergis, et à la même distance de la mère patrie, la ville de Cumes dans la Gampanie. H J'ai établi le caractère sémitique de la population troyenne ; il me reste à indiquer le degré d'utilité que la découverte de ce fait peut avoir pour l'avancement de l'étude de la liante antiquité grecque, et de signaler en dernier lieu les aspects nouveaux sous lesquels, même en dehors de l'intervention du génie cananéen, des recherches récentes font envisager la poésie homérique. Les Grecs sont plus anciens que la Grèce. Je veux dire que leurs plus anciennes légendes n'ont pas pris naissance sur le sol hellénique. Leur laTreto;, le Dyapati de la mythologie indoue, nous ramène au Paropamise; leur Prométbée, qu'on y voie un dieu du feu ou le préparateur du Somay paraît inséparable du Caucase. ĩ)e\Arcalion lui-même est un ancien dieu , envisagé par les anciens Indous comme un' génie malfaisant. Son nom complet était Deva Kali Yavana (le dieu de la discorde des Yavanas), et dans le Harivanga il figure comme contemporain du grand déluge {pralayu). La langue, les traditions, les croyances des Grecs, se rapprochent telle

— JO — ment de celles des indous, que la séparation ne paraît avoir eu lieu qu'à une époque relativement récente; puis le chemin est long de rHindu-Khu au Péloponèse; et si les évaluations de la science ne font pas remonter au delà de 1350 l'occupation des bords du Gange par les Aryâs, celle de la Grèce par les Yavanas ne saurait être plus ancienne à nos yeux. Les Grecs ont toujours été considérés comme une race extrêmement jeune par les peuples antiques de l'Egypte et de l'Asie. « Vous êtes toujours des enfants », fait dire Platon aux prêtres de Saïs ; vous n'avez aucune notion de l'antiquité, aucune vieille croyance, aucune science que le temps ait blanchie (1). >> Les Grecs avaient donc à peine commencé à se répandre dans leur nouvelle patrie lorsque les Phéniciens y arrivèrent à leur tour. Peut-être même ces derniers les avaient-ils prévenus dans plus d'un endroit situé sur les bords de la mer. Ils s'étaient implantés dans la Crète, à Cythère, à Mélos, à Théra, à Oliaros, à Thasos. Ils avaient établi dans ces îles des stations pour leurs vaisseaux ; ils y exploitaient les mines, ils y recueillaient les mollusques purpurifères. Bientôt ils fondèrent une série de colonies le long de la côte orientale de la Grèce, en choisissant de préférence les meilleurs ports, les petits îlots commandant l'approche de la terre ferme. Nous les rencontrons dans les baies de Cenchrées et de Pagase, dans le golfe Saronique, dans le détroit d'Eubée, sur l'île de Minoa. La Béotie les attire par sa fertilité ; ils y pénètrent, et ils y fondent la ville et la citadelle eadméennes, probablement le seul point qu'ils aient possédé à l'intérieur du pays. Encore à la fin du X^e siècle, les meilleures armes et ustensiles^ les vêtements les plus précieux, sont, au dire d'Homère, (1) Timée, SsB.

— 21 — rœuvre des artisans habiles de Sidon. Les acropoles d'Argos et de Tiryns, les monuments de Mycène et d'Orchomenos, les canaux qui mettaient cette dernière ville et le lac Gopaïs en rapport direct avec la mer, sont des créations auxquelles le génie phénicien n'est certainement pas resté étranger. Depuis Scotussa et lolcos en Thessalie jusqu'à l'île de Cythère, on découvre partout la trace d'anciens cultes sémitiques. A lolcos et à Orchomenos on adorait Jupiter Aoc[^]iazioç[^] le dieu qui engloutit, qui dévore, le Moloch des Cananéens; à Thèbes et à Aorocorinthe, c'était Ashéra-Astarté ; sur l'isthme, c'était Melkart-Héraclès, qui recevaient des honneurs divins. Dans l'Attique et à Mégare erraient des bandes d'hiérodoules, dont l'imagination des poètes fit plus tard l'armée formidable des Amazones (1). Les Grecs ne paraissent pas avoir repoussé d'abord les colons phéniciens ; tout au contraire, comme il y avait encore de la place pour tout le monde, ils accueillirent avec empressement des étrangers qui venaient pour le trafic, et non pour la conquête ; qui leur enseignaient tous les arts nécessaires à la vie, toutes les industries, tous les talents qui servent à l'embellir; qui apportaient avec tous les objets de luxe dont leurs vaisseaux étaient chargés les lettres (zd cpotvtxrïa) et la civilisation. On ne peut dire au juste combien de temps dura cette hégémonie des Phéniciens, qui ne fut sensible aux Grecs que sur mer. Ce sera sans doute peu de temps avant la guerre de Troie que Thésée aura affranchi ses compatriotes de l'odieux tribut qu'ils payaient au Minos de la légende, mais qu'ils Hvraient probablement aux Phéniciens de Minoa. Minos est le symbole de la domination de ce peuple entrepre(l) Duucker, ihid., p. 207, SOS. Moyers, passim.

— 22 — nant (4) • De toutes les îles de la mer Egée, c'est la Crète où les Phéniciens ont été le plus longtemps prépondérants, où ils se sont le plus longtemps défendus; c'était sans doute l'un des deux foyers d'où ils rayonnaient dans toutes les directions de l'Archipel. Le second, selon nous, était la Troade. C'est de Thasos que la légende fait venir Cadmus, l'homme de l'Est; c'est d'Ilion que vint Paris, le ravisseur d'Hélène» C'est tout près d'Ilion que sont situées toutes les îles où nous avons rencontré des colonies et des cultes sémitiques : Thasos, Lemnos, Lesbos, Samothrace, Imbros, Ténédos, dont le nom rappelle la déesse Tanith (IB. Neith de Sais?). Les approches de l'Hellespont se trouvaient ainsi hérissées d'une foule de stations et de citadelles phéniciennes, qui barraient le passage aux Grecs, dont la population augmentait rapidement et cherchait à se répandre au dehors. Orchoménos et Iolkos, Argos et Mycène, Athènes même, étaient devenues, au contact des Sémites, des cités riches et florissantes. Elles absorbèrent rapidement, quand elles ne les chassèrent pas, les faibles colonies des Phéniciens. Ce qui se passa plus tard à Rhodes (2) fait croire que les colons étrangers se replièrent sur la Crète, ou sur les îles et côtes de l'Asie-Mineure. A leur tour, les Grecs entreprirent des courses sur l'Egée. Effrayés par la mer ouverte, ils longèrent d'abord les îles; ils essayèrent de forcer les Dardanelles et de gagner le Pont-Euxin, où semblait les rappeler le vague souvenir de leur migration primitive, et où ils fondèrent plus tard tant de puissantes colonies. L'expédition des Argonautes, préparée par les (1) Dancker, p. 97. (2) Phalanthe, roi d'Ialysos et dernier chef phénicien sur l'île de Rhodes, obtint des Doriens une capitulation honorable, et monta avec les siens sur les vaisseaux qui l'attendaient. Athénée, XIII, p. 360.

— 23 — Minyens d'Iolcos et d'Orchoménos, auxquels se joignirent des héros venus de tous les cantons de la Grèce, paraît avoir été une première tentative d'étendre l'action et l'influence de la marine hellénique. Les Argonautes allèrent à la recherche de la toison d'or de Phrixos. C'est l'or de la Colchide et ses pelleteries que les aventuriers auraient eus en vue, au dire de quelques historiens; M. Böckh pense qu'il s'agissait pour eux réellement de rapporter un talisman, un palladium auquel la fortune d'une dynastie royale semblait attachée. Nous voyons, beaucoup plus tard, Égine et Épidaure se faire sérieusement la guerre pour un motif semblable. Quoi qu'il en soit du but de cette course et des récits fabuleux auxquels elle donna lieu, nous croyons y découvrir deux points qui peuvent servir d'appui aux recherches historiques : l'île de Lemnos d'abord, où la légende fait à peu près invariablement aborder les héros ; puis ces rochers mobiles, et qui semblaient vouloir se rejoindre («*the floating rocks*»), par lesquels la tradition veut certainement désigner les Dardanelles. En effet, pour ces jeunes générations, l'Hellespont était, au nord-est, la fin du monde, comme la Scylla et la Charybde du Fretum Siculum paraissaient l'être à l'ouest. Le récit où la Colchide est indiquée nommément comme terme du voyage de l'Argo date seulement d'Eumélos de Corinthe, poète cyclique du VIII^e siècle. Était-ce le succès de cette aventure qui transporta l'imagination des Grecs et fit naître, cinquante ou soixante ans plus tard, la guerre de Troie ? N'étaient-ce pas plutôt les représailles qu'ils s'étaient attirées, comme le ferait croire la légende du rapt d'Hélène ? Était-ce le désir de rétablir la paix par une entreprise faite en commun entre les différents cantons de la Grèce, qui venaient de s'é

— 24 — puiser dans une lutte fratricide contre la ville de Thèbes?

L'existence de Thèbes, du temps d'Homère, n'est attestée que par ses ruines : le poète la désigne constamment par les mots : *vr.b 0>î6a?v*. Il paraît certain que les Grecs, après s'être affranchis de l'hégémonie des Phéniciens de la Crète, voulurent en finir avec celle que s'arrogeaient ceux de l'Asie Mineure. Les Pélopidés, qui régnaient à Mycène, et dont la puissance s'étendait en réalité sur la presque île entière, donnèrent le branle. Bientôt ils entraînèrent toutes les populations grecques, depuis l'Ithaque lointaine jusqu'au golfe de Pagase et la pointe de l'Attique, depuis la Crète jusqu'au pied du Pinde. Hésiode dit, dans un fragment (n** 222), que Jupiter accorda la richesse aux Atrides, la force aux Éacides, la sagesse aux Amythaonides, désignant ainsi Agamemnon, Achille et Nestor, comme les personnages qui jouèrent le rôle le plus considérable dans la guerre célèbre. Il est vrai que les descendants de Nélée régnerent aussi à Athènes, ville sur laquelle rejaillit une partie de la gloire de leurs ancêtres. Mais les Athéniens étaient encore représentés par Ajax, roi de Salamine, l'ancienne Salama des Phéniciens, « la ville de la paix ». Les familles des Eurysacides et des Philaïdes (on sait que Miltiade figurait parmi ces derniers) considéraient Ajax comme leur aïeul, et la petite communauté de Salamine faisait frapper des monnaies où l'on voyait le large bouclier du héros. C'est ainsi que les Argiens comptaient parmi les leurs, en dehors des chefs de l'expédition, Diomède, favori d'Athéjié, et destiné, d'après Arctinos, à amener la chute de Troie, en enlevant la statue de la déesse de son propre temple. Le siège et la prise de Troie n'ont rien qui doive nous étonner. Que l'on se rappelle les prodiges de bravoure

— 25 — que firent les Normands au moyen âge, leurs courses aventureuses ; que l'on veuille se souvenir que leurs navires remontèrent tous les fleuves de la France et faisaient trembler Paris ; que cinquante de leurs guerriers soumirent le royaume de Naples ; que ce furent eux, en définitive, qui conquièrent l'Angleterre. Pourquoi les Grecs , dont la population avait tellement augmenté qu'une cinquantaine d'années plus tard ils purent coloniser toutes les îles de l'Egée et toute la côte de l'Anatolie, n'auraient-ils pas pu, surtout réunis en force, s'emparer d'une ville située sur le bord du Scamandre ? Trop de noms se rattachent à cet événement, trop de souvenirs précis se sont perpétués dans la mémoire des générations suivantes, pour qu'il soit permis de reléguer la fameuse guerre dans le domaine de la fable. La querelle d'Achille et d'Agamemnon, qui entre les mains du poète devint le pivot de son épopée grandiose, et qui était peut-être pendant bien longtemps la difficulté principale au succès de l'entreprise, pourrait bien avoir sa raison dans des dissensions intervenues entre les hommes d'Argos et les guerriers thessaliens. Le cheval de bois à l'aide duquel les Grecs se seraient introduits dans la ville n'est qu'une vieille métaphore qui désigne le coursier de la mer, le vaisseau. C'est aux attaques d'une flotte qu'Ilion avait succombé (1). Les Grecs avaient voulu faire un exemple ; ils y avaient réussi. Les Phéniciens cessèrent de les molester. Dans l'Iliade et l'Odyssée, les anciens dominateurs des mers n'apparaissent plus que comme des marchands paisibles. Nous pourrions nous arrêter ici, mais il nous reste à expliquer l'origine même de la poésie homérique. Ce (i) Duncker, p. 17.

— M — n'est pas au milieu des batailles livrées sous les murs de Troie qu'elle a dû prendre naissance. L'épopée, plus que tous les autres genres, est fille du souvenir; plus que tous les autres, elle se nourrit de traditions tendrement, religieusement conservées. Les événements qu'elle raconte, elle aime à les voir comme dans une perspective lointaine, et comme entourés d'une auréole de gloire. Bien entendu, il faut que le présent apparaisse au chanteur inspiré comme une continuation de ce noble passé. Quel intérêt y aurait-il sans cela pour lui à le célébrer et à le faire connaître à ceux qui l'écoutent? Ce qui prouve non pas seulement la réalité, mais encore la grande importance de la guerre de Troie, c'est la forte secousse qu'elle imprima à la Grèce entière. L'absence prolongée et la mort de tant d'illustres chefs, la perte de l'élite de la jeunesse, désorganisèrent vite de petits États dont la constitution ne reposait pas sur des bases bien solides. Les races les plus entreprenantes profitèrent du trouble général : les Thessaliens établis dans l'Épire occupèrent la vallée du Pénée, les Arnéens écrasèrent les anciens habitants de la Béotie ; les Doriens enfin, conduits par les descendants d'Hercule, et unis à une partie des Éoliens, passèrent à Naupactus le golfe de Corinthe, et s'emparèrent du Péloponèse, à la seule exception de l'Arcadie. La majorité des anciens habitants de ces pays se soumit aux vainqueurs ; mais les plus hardis d'entre les premiers et les plus impatients du joug étranger émigrèrent et se jetèrent dans le canton hospitalier de l'Attique. C'est renforcés par les fugitifs du Nord : Lapithes, Pélagiotes, Minyens, Cadméens, et par ceux du Midi : Pyliens et Egéens, que ceux d'Athènes purent repousser l'invasion des Arnéens et l'attaque beaucoup plus dangereuse des Doriens. Mais le

— 47 — soi de TÂttique ne suffisait plus désormais à ses habi»
tants anciens et nouveaux. Un grand nombre des uns et des autres
s'embarquèrent et colonisèrent sérieusement les lies de l'Egée, puis la côte
de F Asie Mineure. Parmi ces colonies nous distinguons la fédération des
douze ré<publiques ioniennes, dont les principales étaient Miletet Ephèse,
fondées par des Nélides, dynastie pylienne, qui en dernier lieu était venue
s'établir à Athènes. Le souvenir de Nestor et de Codros était vivace dans ces
grandes cités profondément attachées à leur métropole, dont elles
conservèrent en partie les cultes et les fêtes religieuses (4). Malgré un fort
alliage de sang éolien, elles se sentaient et elles étaient ioniennes de cœur et
d'esprit; aussi continuaient-elles les traditions de leurs ancêtres^ qui avaient,
non loin du Hermos et du Gaystre, soutenu la lutte contre les mêmes
ennemis, les Lydiens et les Cariens. Mais c'est sur les Éoliens de Cyme, sur
les Magnésiens du Hermos et du Méandre, que, pendant plusieurs
générations, parait être retombé tout le poids de la guerre. C'étaient d'abord
les habitants de Lesbos et de Cyme, qui, après avoir semé autour d'eux une
foule de petites colonies, prirent pied dans la Troade, et conquièrent pas à pas
le terrain occupé par les descendants des Teucriens. Plus hardis que les
Cyméens, les Magnésiens venus de Phères et de Phthie, du pied de l'Ossa et
du Pélion, quittèrent les bords de la mer, et, s'enfonçant dans l'intérieur du
pays, ils fondèrent ces citadelles redputables qui portaient le nom de leur
ancienne patrie, et étaient comme un défi jeté aux indigènes. Les héros qui
avaient commandé à leurs pères, lorsqu'ils combat(I) Âthéné etDéméter
d*Eleusis y étoient adorées, et la fête des Apaturies était commun^ aux
Athéniens et anx Milésiens.

— 28 — 4ireni sous les murs d'Ilion, étaient Achille et Patrode.

C'est le petit-fils d'Atrée, Oreste, que la légende désigne comme le chef des Achéens qui avaient émigré à Lesbos, On sait que les descendants de Penthilos , fils naturel d'Oreste, régnèrent longtemps à Mitylène; et Ton sait aussi que Cleuas et Malâos, qui fondèrent Cy me, appartenaient pareillement à la famille d'Agamemnon. Le nom du grand chef était si cher aux Gyméens et à la dynastie élevée par eux sur le pavois, qu'on le voyait revenir dans la série des rois de la nouvelle cité. Certes, tous les cantons de la Grèce étaient représentés dans les populations qui étaient venues s'établir sur les côtes de l'Anatolie; toutes les légendes de la mère patrie s'y étaient donné rendez-vous. Mais celles qui avaient trait au fameux siège, celles qui exaltaient les noms d'Achille, d'Agamemnon, de Nestor et d' Antiloque, d'Ajax et de Diomède, devaient à la longue l'emporter sur les autres. Il n'en pouvait être autrement : quels chants étaient plus propres à charmer les réunions populaires, les assemblées des nobles, l'intimité royale, que ceux où étaient célébrés les hauts faits des ancêtres? Où trouver un stimulant plus puissant ' à persévérer dans une lutte engagée par des héros incomparables? C'étaient toujours les mêmes ennemis qu'on allait combattre, c'était le même sol dont on se disputait la possession. Le regard de la foule se portait sur les mêmes baies, sur les mêmes Ilots rocheux où les Grecs avaient débarqué, sur ce rivage où ils "avaient tiré leurs vaisseaux; il découvrait les collines qui renfermaient, disait-on, les cendres d'Achille et de Patrocle, d'Ajax et d' Antiloque. En face de la mer on distinguait sur une élévation les ruines d'Ilion, qui n'avait pas encore été rebâtie, et, comme encadrement du paysage, la mer qui battait la côte, la plaine

r — 29 — sablonneuse traversée par le Scamandre, les verts pâturages, les bois couronnant les premières hauteurs de rida, dont les pics neigeux régnaient au-dessus et fermaient l'horizon (i). C'est en présence d'un pareil spectacle, devant les citadelles mêmes occupées par les arrière-neveux des anciens Troyens, que les aèdes évoquaient les ombres du passé, que l'immortel auteur de l'Iliade faisait entendre ses accents. La Grèce entière s'y reconnut, et signa désormais du nom d'Homère toute excellence dans le vaste domaine de l'art et de la poésie. Le génie grec se révèle par le choix des dieux sous la protection desquels la grande entreprise avait été placée. C'est Junon d'abord, la divinité tutélaire d'Argos et de Mycène, la déesse du foyer domestique et de l'amour légitime. Elle est l'ennemie née de la sémitique, Aphrodite, la déesse des sens enflammés. C'est Neptune ensuite, le patron d'une race de marins intrépides, Neptune, qui avait porté jadis au delà de la mer les vaisseaux des ancêtres. C'est Pallas enfin, qui se réjouit de la bataille sanglante et qui donne la victoire. Elle est la divinité principale des Ioniens, et elle porte constamment son nom antique : ÀSryvaw?. Puis elle était ionienne aussi la famille des Homérides, qui vivait à Chios et qui mêlait si habilement à ses propres traditions celles de la mère-patrie* L'Iliade est l'œuvre de l'heureuse et splendide Ionie; l'esprit et le langage sont d'un Ionien. On y a fait à la race ionienne, aux mœurs et aux institutions ioniennes (2), aux dynasties ioniennes, la place aussi large que pos(I) Duncker, p. 27«, î79 (9) Gomme lorsque le poète parle des phratries, sections d'une même tribu, et embrassant un grand nombre de citoyens prenant part aux mêmes sacrifices. -^ ~

-Subie; n IU 16 5 plus glorieuses légendes ont été fournies à Homère par les héros de TEolide. L'Odyssée, en revanche, est une création d'un seul jet, ionienne par le fond et par la forme, la magnifique robinsonnade d'un peuple enfant. Les ancêtres des rois de Colophon, de Milet, d'Ephèse, avaient résidé jadis à Pylos, Là ils avaient, aussi bien que les Égaliens de Dymé, d'Egium, d'Héliké, entretenu des relations intimes avec les îles de Zakynthos, de Cephallénie et d'Ithaque, habitées elles-mêmes par des Egaliens, c'est-à-dire par des Ioniens. Ces relations pouvaient fort bien être continuées par leurs descendants. À Colophon, à Milet, à Ephèse, on se racontait les aventures de ces hardis pilotes ioniens qui avaient dépassé la Crète, et que la tempête avait jetés sur les plages lointaines de la Phénicie et de l'Égypte. L'idéal de ces pilotes était Ulysse. Il était venu à Troie d'Ithaque, l'île la plus éloignée de la Grèce; il avait, pour retourner dans sa patrie, le plus long trajet à franchir. La côte de l'Épire n'était-elle pas réputée la fin du monde, où paissaient les vaches d'Hélios, où l'on montrait le lac d'Achéron et l'entrée des enfers? Il était naturel de faire courir à ce héros tous les périls imaginaires et réels endurés par ses contemporains, de rendre son retour ainsi accidenté aussi miraculeux que possible. Il devint aussi, entre les mains du poète, le type du marin ionien, le modèle de cette prudence féconde en ressources qui ne dédaigne pas la ruse, de ce courage qui ne fléchit pas au milieu des plus terribles épreuves : un maître pilote, un orateur accompli, un général redoutable par son habileté et par son sang-froid (i). Ce caractère incomparable est resté la perfection du genre. Mais (t) Duncker, p. 89t.

— 3t — les hauts faits du héros ont été surpassés. La fiction, /
comme il arrive souvent, n'a pu égaler la réalité. Les yeux du marin ionien
dévoraient l'espace, sa curiosité allait plus vite que son vaisseau. Il plaçait
dans les lointains horizons de la mer immense des îles, des hommes, des
créatures chimériques. Ni Shéria ni Ogygie n'ont jamais existé, et les
cyclopes de la Sicile nous montrent clairement où s'arrêtait la géographie
des Grecs de cette époque. Mais tous les cœurs alors battaient d'espérance,
toutes les imaginations brodaient leur épopée. Le printemps chantait dans
l'âme des poètes. Encore un peu et la chasse aux aventures aboutira à des
résultats sérieux, inespérés. Penchés sur le gouvernail de leurs frêles
trirèmes, les capitaines de Milet, de Cyme, de Phocée, laisseront bien loin
derrière eux et la chère patrie (cft'Xyîv 7raTpt3a7atav) et leur jeune épouse
(&aXep>7v nxpxy.oirtv). Confiants dans leurs bras robustes (<i>e).at
x^P^^> ^^^^ '^^^ cœur intrépide (cftXov Ki^p) , dans des camarades
dévoués jusqu'à la mort (Iptyîpe; èraipot), ils braveront et la mer en furie,
et les hordes ennemies de la côte, et la misère cruelle. Ils établiront au milieu de
la barbarie infertile, comme autant d'oasis,, ces colonies qui répandirent leur
Rayonnement presque jusqu'aux limites de l'Europe, et qui transmettront
aux derniers âges la gloire du nom hellénique. , La rivalité entre les Gr^cs et
les Sémites avait abouti sur terre à la guerre de Troie, et à la lutte séculaire
dont cette guerre n'avait été que le prélude. Sur mer, cette rivalité
ressembla/ à une gageure tenue par les deux races pour savoir laquelle
porterait plus loin du pays natal son industrie, son commerce et sa
puissance. Cette gageure, les Grecs l'ont perdue. Ils sont allés jusqu'à
Tartessos,

— 32 — mais ils n'ont jamais pu s'établir au delà de Marseille; Les populations de la haute Italie et de la Gaule étaient moins sympathiques aux Grecs que les Libyens mêlés à d'anciennes tribus sémitiques ne l'étaient aux Phéniciens. Ces derniers trouvèrent d'ailleurs dans Carthage, récemment fondée, une nouvelle et redoutable auxiliaire. Les Carthaginois unis aux Etrusques arrêtaient la colonie phocéenne dans le rapide essor qu'elle venait de prendre. Les Sémites restèrent ainsi les premiers navigateurs de l'antiquité. Mais si c'est quelque chose d'avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, comme firent les Phéniciens, ne méprisons pas les pilotes ioniens, qui ne firent que le tour de la Grèce, qui racontèrent ce qu'ils avaient vu ou cru voir, et qui trouvèrent chez eux, pour interpréter à la postérité leur naïf récit, le génie du Méonide. Ce génie a-t-il été assez vaste, assez puissant, pour créer deux chefs-d'œuvre d'une nature aussi différente que le sont l'Iliade et l'Odyssée? Je ne me propose pas de soulever de nouveau cette question, aussi vieille que l'étude intelligente de ces immortelles créations. J'avoue être, pour ma part, un peu chorchonte[^] comme on disait à Alexandrie. Pour le moment, je ne voudrais éclairer qu'un dernier point. Comment se fait-il que la tâche de célébrer les héros de l'Éolide soit échue à un Ionien? On me répondra peut-être que les Éoliens étaient meilleurs guerriers, et les Ioniens meilleurs poètes. Je n'ose-rais pas affirmer le contraire ; mais on peut, je crois, donner des raisons plus précises. N'est-il pas singulier que dans la généalogie d'Homère, faite après coup par les logographes , on voie figurer un Mélanopos, qui paraît avoir été réellement un ancien poète lyrique de

#•■ - 33 Cyme (4) ? On y trouve aussi un Méon ; mais la Méonie n'est que le nom antique de la Lydie. Pindare appelle Homère Smyrnéen ; une autre fois il place sa patrie à Chios. Simonide partage ce dernier avis (2). Arîstoteau contraire nous apprend que la mémoire d'Homère était en grande vénération à Chios, qu'il y était considéré comme le chef, comme l'aïeul de la famille des Homérides établie dans cette île ; qu'on y avait élevé un temple (un ôfxyjpeTov, dont il reste encore des ruines), et qu'on lui rendait des honneurs comme à un héros. Mais, a-t-il soin d'ajouter, Chios n'est pas sa véritable patrie. Plusieurs circonstances tendent au contraire à faire croire qu'Homère est natif de Smyrne. On le nomme quelquefois *ij.th}aiytrivç*, né sur les bords du Mélès. Or Mélès est le nom de la rivière qui coule près de Smyrne. On le nomme Méonide, c'est-à-dire Lydien, et Smyrne était bâtie sur le sol de la Lydie. L'Iliade fait mention d'une déesse Bubrostis (3), et il est constant que cette déesse avait un temple à Smyrne. Les environs de cette cité sont particulièrement familiers à l'imagination du poète. Il nous entretient du fleuve Caystros, peuplé de cygnes nombreux ; du mont Sipylos, où pleure le rocher de Niobé ; du Tmolos et du lac Gygéen. Or les Smyrnéens étaient à l'origine une colonie éolienne ; mais, trop éloignés des gens de leur tribu, et trop rapprochés de la puissante confédération de l'Ionie, ils tombèrent bientôt, probablement bien avant l'an 850, dans la dépendance de ceux de Colophon. C'est pourquoi ces derniers croyaient pouvoir revendiquer Homère comme étant un des leurs. Il semble résulter de ce qui précède qu'à Smyrne (i) Pindare, fragm. incert. 189. (9) Fragm. 85, edidit Bergk. (3) Iliad., XXIV, T. 532. Eustath., ad h. L

— 34 Éoliens et Ioniens se touchaient de près et se pénétraient. Là ils pouvaient aisément se communiquer et échanger leurs légendes respectives ; mais les mœurs et la langue des Ioniens semblent Tavoir promptement emporté, La famille des Homérides, domiciliée d'abord à Smyrne, se setSL ensuite transportée à Ghios » où nous la trouvons plus lard (4). C'est dans son sein que se perpétuèrent les traditions de l'aïeul. Elle existait encore vers l'an 500(2). On ne sait rien des circonstances de la vie d'Homère. La notice laplus fréquemment reproduite est celle qui nous apprend qu'Homère a été aveugle. La cécité avait chez les anciens souvent un sens mystique, symbolique; elle était la marque du recueillement, du détachement des choses du siècle, d'une âme solitaire et repliée sur ellemême. Tirésias le devin et Démodoque l'aède étaient aveugles, dit-on. Il ne serait cependant pas impossible que la cécité d'Homère eût été un fait réel. Un aède de la famille des Homérides de Chios, qui chanta à la fête d'Apollon un hymne qui nous a été conservé, s'appelle lui-même un homme aveugle (3). Il termine son chant en s'adressant aux vierges qui viennent d'exécuter une ronde autour de l'autel d'Apollon. «Qu'Apollon et Artémis vous soient favorables, s'écrie-t-il, et vous rendent heureuses, ô jeunes filles. Gardez de moi un bon souvenir ; et si un des étrangers qui errent sur la terre, arrivant ici après bien des traverses et bien des souffrances, vous demande: Quel est l'homme qui vous apporte les chants les plus doux et qui réjouit le plus votre cœur^ répondez vite par cette bonne parole: « G'est l'homme aveugle qui (i) Duncker, p. 393 et suiv. (2) Pindare, Nem. Il, 1. (3) Thucydide (III, loi) dit que cet aède était le même que l'auteur de riliade et de rOdyssée.

— 35 — habite Tîle rocheuse de Chios (4). Il y a plus de vingtsept siècles que ce vers échappa des lèvres du pauvre aède, et cependant, si un de ceux qui n'ont pas été initiés aux harmonies de la plus belle langue et aux charmes d'une poésie inimitable venait nous faire la même question, ne^ répondrions nous pas comme les jeunes filles de Chios ? Je n'ajouterai plus qu'un seul mot. M. Mommsen dit quelque part, dans son beau travail sur le peuple romain, qu'à tous les points de l'histoire où les Aryâs et les Sémites s'entrechoquent et se saisissent dans une forle étreinte, la lumière jaillit et l'humanité fait un pas. Je crois, pour ma part, que la guerre de Troie est un de ces points.

APPENDICE. I VILLES, RIVIÈRES^ MONTAGNES, DE LA TROÀDE ET DES CÔTES DE L'ANATOLIE, dont LES NOMS ONT UN CARACTÈRE SÉMITIQUE. Lorsque, après avoir quitté la ville de Troie, les anciens Grecs se dirigeaient vers Test-sud-est, ils rencontraient, à une distance de quinze à vingt lieues, non loin des premières hauteurs de Tlida, un endroit qui avait nom Adramyttium j qui de nos jours encore s'appelle Adramiti, ainsi que le golfe près duquel il est situé. Il ne faut avoir aucune notion d'hébreu ou d'arabe pour ne pas reconnaître à l'instant dans ce nom celui d'une ville sémitique, comme il y en avait tant, conquise et hellénisée, mais nullement fondée par les Grecs. Le mot Adramyttium rappelle visiblement le nom de la côte méridionale de l'Arabie, Hadramauth^ côte où les géographes anciens plaçaient leurs Adramitœ. La Genèse connaît déjà ce Hadramauth sous le nom de ilhat%ar-m>awet ^ c est* à-dire cour ou région de la mort , et Bochart ne manque pas d'expliquer cette dénomination par l'atmosphère in. salubre qu'on respirait sur le sol qui produit l'encens et l'aloès, et que les étrangers ne respiraient jamais impunément. Cette explication est-elle d'une certitude absolue? Philon de Byblos nous fait connaître une notice qu'il a empruntée à Sanchoniathon , d'après laquelle /^wt en phénicien veut dire : terrain vaseux. Adramyttion aurait alors à peu près le même sens que Gergis^ et je suis trèsdisposé à croire qu'il s'accorde avec la situation des trois

— 38 — endroits qui portent ce nom : car il ne faut pas oublier que l'Adrumetum ou Hadrumetum de la Tunisie n'est qu'une autre forme de l'Hadramauth arabe. Il paraît donc constant que les Phéniciens ont colonisé avec la même énergie les côtes de l'Anatolie d'abord, les côtes de l'Afrique septentrionale ensuite ; mais quel rapport peut-il y avoir entre la tribu arabe habitant sur les bords de la mer Rouge et les Phéniciens ? Je répondrai qu'il y a beaucoup de raisons pour admettre que l'Arabie a été la patrie primitive des Sémites. J'ajouterai que, d'après une très-ancienne tradition, rapportée par Hérodote (1), les Phéniciens viennent précisément des bords de la mer où habitaient les Adramitae. Le nom d'Adramauth n'est pas le seul qui vienne corroborer l'affirmation du père de l'histoire : dans le pays même des Adramites nous rencontrons un fleuve Prion et un promontoire Prionotus. Or il y avait, non loin de Carthage, un endroit appelé Nepesin (2), et une montagne située non loin d'Ephèse portait à peu près le même nom, Nepesin (gén. Nepesinos) (3). La colonie ionienne Ilpion n'est certainement que le même mot pourvu d'une autre désinence. L'origine en est sémitique, et le sens paraît avoir été : fertile, fertilité (de *ḥānā*, porter) (4). Tout près de Prion nous découvrons, sur le bord de la mer, un endroit appelé Tretus. C'est aussi le nom d'un promontoire de la Numidie (5), ainsi que d'une montagne du Péloponèse située entre Némée et Mycènes, où l'on trouve l'autel du fameux lion de Némée (6). En outre, il (0 Hérod., VII, 89. (1) Pol., I, 85, 7. (3) Strab., XIV, 1, p. 63S. (4) Getenius, *Ukrónomiká* p. 49», sur les suffixes *-i*. et *-i* (») Strab., XVII. 819. (6) Hésiod., Theog. 331. Pausan., H, 19, t.

— 39 — existait dans l'île de Chypre une ville, T^rzx (1). Pour les Grecs, zoTpmov ôpoç était la montagne pei^cée[^] trouée[^] la montagne aux cavernes nombreuses. Nous croyons y reconnaître rhébreun-j[^] (zeret), éclat, splendeur. Sur la limite du territoire des Adramites et des Homérites (Himyarites) nous rencontrons le nom trèsconnu de CanUy petite ville située non loin du promontoire qui porte à peu près le même nom : Cane. Tout le monde sait que dans la tribu d'Asser, à une petite distance de Tyr, se trouvait le Cana des livres sacrés. Les cartes de la Palestine nous en indiquent un autre dans la tribu Sebulon, non loin de Nazareth. Mais ce que Ton sait moins, c'est qu'il y avait une ville Kavat dans l'Eolide, sur les bords de l'Egée, tout près d'un promontoire Kavyj (2). En hébreu ⁱⁱⁱfj signifie entre autres choses: jonc[^] roseau, (On peut comparer : gr. y-aw^f, lat. canna). Les notices géographiques que nous venons de fournir établissent d'une manière indubitable les rapports intimes qui ont existé, à une époque préhistorique, entre les Sémites de l'Arabie méridionale, de la Phénicie et de la Troade. Nous en ajouterons d'autres, qui achèveront d'éveiller l'attention des savants sur ce point si obscur de l'ethnographie. 2 Il existait sur le golfe Persique une ville arabe Téffx (3); une autre du même nom était située sur l'Euphrate, habitée par des Chaldéens ; une troisième, en Egypte (4); (I) Strab., XIV, 683. (t) Strab., XIII, 1, 881. (s) Strab., XVI, 776. (4) Strab., md,y 760.

— 40 — une quatrième, près de Epo^{ot}, ville forte de la Célésyrie. Or nous trouvons près de Teos un endroit appelé Gker[^] rœidcBj et des Cherreidœ (peut-être le même endroit placé dans une autre région par les géographes) non loin de Smyrne. C'est uii fait étrange que tant d'endroits situés dans des pays habités par des Sémites portent le nom grec d'Hippos et d[^]Hippo. D'après Stephanos de Byzance, il existe, en dehors du Hippos situé en Palestine, près de la mer Galiléenne, une ville portant le même nom dans la Sicile, et une île Hippos dans la mer Rouge. Nous trouvons un autre Hippos sur le golfe Arabique, non loin de Modiana, et enfin deux Hippo dans l'Afrique, dont l'un, voisin d'Utique, s'appelait Innm ôuxppuToç (ÇapvTo[^]J, et l'autre, situé dans la Numidie, Ir.itm 6 |3aatXixo<;. La forme phénicienne de ce nom se trouve, à ce qu'il paraît, dans des inscriptions de la Palestine, de l'Afrique et de la Turdétanie. Elle s'écrit : kûk. Le mot en hébreu serait *nçK. Il paraît venir de la rac. tffiç (il a entouré), et il aurait le même sens que y^{^^}. ou n«n|5 (la ville). L'esprit rude aurait été ajouté par les Grecs, pour rapprocher le mot hébreu de leur mot ithio;. Nous glissons sur la ville de Salma, située dans l'Arabie déserte, qui rappelle d'une manière si manifeste la Salamine de l'Attique et de l'île de Chypre, pour nous occuper d'un des noms les plus célèbres de l'antiquité : nous voulons parler de Thèbes. Nous citerons cinq endroits qui l'ont porté, et certainement nous n'en épuisons pas le nombre : 1* la ville bâtie au pied de la Cadmée (ta-jg, orient); 2* 0:~6ai ai [^]Sicitide;, située, comme on voit, dans la Phthiotide, sur les bords de la mer, et appelée plus tard OiXtTnroTroXiç ; 3** l'antique capitale de la haute Egypte, la ville aux cent portes ; 4"* une ville arabe

— 41 — située un peu au nord de Macoraba[^] et enfin 5° la Thèbes de la Troade» appelée, pour la distinguer de tant d'autres Thèbes, woTrXaxo? (1). ■ — Les deux thèbes de la Grèce se trouvant situées Tune sur le bord de la mer, et Tautre près de rétablissement phénicien de la Cadmée, on peut en inférer que Thèbes n'est pas un mot d'origine hellénique. Andromaque raconte dans l'Iliade, à l'endroit cité plus haut, que la Thèbes où elle est née, et qu'avait habitée sa mère, avait été bâtie par des Ciliciens. Or les Ciliciens étaient Sémites pour la plupart. KiXiÇ , d'après Hérodote (2), était fils du Phénicien Agénor. Par ce dernier terme les Phéniciens désignaient souvent leur dieu Baal. Tarsmy Issus[^] Nagidusy So/i, JEgœ, étaient habitées par une population parlant un idiome sémitique. Les villes de la Grèce, de la Troade et de l'Arabie, qui portent le nom de Thèbes, sont par conséquent autant d'établissements phéniciens. Reste la capitale de la haute Egypte. A qui doit-elle son nom? Aux Sémites ou aux naturels du pays? Le mot est à la fois hébreu et copte ; mais la grammaire hébraïque seule paraît rendre compte de sa signification primitive. Teba (nir\) veut dire : caisse de bois , puis pirogue, petit navire. C'est un substantif formé à l'aide du n prosthétique de ebeh ou ebah (nax, nax), jonc, roseau, entrelacement, clayonnage, caisse faite avec des joncs entrelacés; enfin, une barque faite avec des roseaux ou du papyrus. Ailleurs ce genre de barque est appelé aniyot ebeh (m[^] ni"«?x) ou clê gomer (3). Les Grecs auraient emprunté le mot aux Sémites, si l'on pouvait admettre la permutation du x et du t dans xiSwtoç , (I) Iliad., VI, V. 397. (8) Hérod., VII, 91. (3) Job. 9, 26.

- 41 — caisse de bois : c'est ainsi que les Septante (1) traduisent le mot raç. Dans TExode (II, 5), ils ont conservé le terme hébraïque Seo>7 ou axer. En copte, iaibe (dïal. de Thèb.) Ou thèbi (died. de Memph.) a aussi la signification de caisse. Dans Tancien égyptien, le sens du mot paraît avoir été arca sepulchralis . Dé là le nom de la capitale où se trouvaient les tombeaux des rois (2). L'identité du mot thebe dans les langues sémitiques et dans l'ancien égyptien n'est pas un fait isolé* Beaucoup de termes sont communs à tous ces idiomes. Il y a dans la grammaire des Sémites et des enfants de Kush quelques points tendant à prouver qu'à une époque préhistorique bien antérieure à l'invasion des Hyksos, les- deux races se sont mêlées et pénétrées. Lors de ce premier croisement, les langues des deux races étaient apparemment encore à l'état fusible. Là ne se bornent pas les traces de sémitisme dans l'antique Troade. Puisque, d'après Strabon, le Dieu du soleil était vénéré à Adramyttion , àChrysé, àKilla, à Thymbra sur le Simoïs , on ne peut s'empêcher de supposer que tous ces endroits avaient été fondés par les Phéniciens. Nous avons retrouvé le nom d' Adramyttion dans l'Arabie et dans l'Afrique septentrionale. C'est ainsi que Killa est en même temps le nom d'une ville dans la tribu, de Juda (*^V"^^). D'après Simonis, le sens en serait le même que celui de l'arabe hii (kalatoun), château, citadelle. Mais peut-être n'est-ce qu'une autre forme de ^iniï?, réunion, communauté. (1) Genèse, 6, U. (i) Meyer, Dictionnaire étymologique de /« langue hébraïque, art. Thèbes,

- 43 — Chrysé rappelle Thébreu oⁿ , soleil, et pourrait signifier la même chose que Héliopolis y nom d'une ville de rÉgypte. Mais peut-être faut-il y voir une forme hellénisée de «j'jt; (hharash), lapidaire, tailleur de pierre, ou de «3!!fj, art du ^"jtj. On sait que les Phéniciens passaient pour des artisans très-habiles. Il y avait d'ailleurs un nom propre «tin , mais le sens en paraît avoir été diKévent (hheresh adj. signifie sourd). Thymbra semble se rattacher à la racine l^{x3} , s'élever droit, se dresser debout. A Cette racine se rattachent trwĭ[^] et "n*»» , colonne ; icn , dattier, palmier (nom propre assez fréquent) ; "«n , paîme et colonne ; n*»» , branche de palmier (ornement architectonique) ; enfin ty»wni3, colonne. C'est cette dernière forme qui semble se rapprocher le plus du grec ©uaSpa. Gargaron est un des sommets de la montagne troyenne. Tapyapa en grec veut dire fonUy fourmillement. L'hébreu gargrot (t&y^{^t})[^] col, gosier (cp. pour le sens lat. collum)[^] explique bien mieux l'origine du mot. Ajoutez qu'en chaldéen gargir (•^{^^}*i») veut dire monceau de pierres. Zelia (gr. ZéXeia ou Zxle:oc) semble venir de l'hébreu bs ou iiat, plur. û'^{^^}s, '»ibx, ombre. Le sens du nom propre serait par conséquent urbs umbi'osa. Un nom qui revient plus d'une fois dans la Mysie est Germa. Nous comparons o'ja, os, et 'ⁿ'ⁱ, osseux, fort. La ville deSidène fait penser kSidon. Abydos rappelle "^{^^}:5 fc^{rmlia}, servitiumj ou bien ^{^^}a?, travail, administration (1). Sestos pourrait bien se rattacher à tbiç, marbre blanc (de l'éclat des maisons ou des rochers de la côté?) ou bien JJJLf rexit, syr. oko, rexit gregem. Sigée est (0 Gomme Abydos, la tille d*Abdera sur la côte de laTbrace est pareillement une colonie phénicienne (Moters, H, Ses).

— 44 — peut-être le même nom que celui d'une colonie phénicienne de r Afrique , Siaga. Ce dernier ne serait-il pas l'hébreu wt? , réunion ? Bymnce elle-même paraît être un mot phénicien. Qui lie connaît la By%acène des Carthaginois ? Vient-il de "l^5 , sorte de coton égyptien ? Ce coton s'appelle jSuaaoç.en grec. Aussi aimons-nous mieux reconnaître dans la première syllabe de Byzance l'hébreu wa , nom propre fréquent chez les Juifs , • et qui désigne entre autres une tribu et un territoire dans VARABIE déserte. D'ailleurs t est généralement rendu par Z dans les langues indo-européennes. Bus'^ veut dire mépriser. Dans SanwSy SamCy et même dans Sminthéy on a voulu voir quelquefois le ot^ et surtout le û'î^t^ ou le ■'»^ des Phéniciens. Ne serait-il pas possible que les nombreux noms de villes terminés en — assu^ , — essus , — issus , fussent composés avec l'adjectif tw, t?, fort, puissant? Quoique les Grecs aient rendu le nom de la forteresse rw§ en Palestine par Ga%a , rien n'empêche d'admettre que la ville Assos de la Troade ne soit le même nom phénicien hellénisé d'une manière différente. Car enfin t se rend souvent par aa, sans compter qu'en grec aa et Ç permutent quelquefois ensemble. Le 5 hébreu comprend et l'ayin et le ghayin des Arabes , et les mêmes mots pouvaient se prononcer tantôt avec le son guttural fort, tantôt avec le son guttural faible (1). C'est ainsi q\x' Issus en Cilicie est pour nous tout à fait identique à tîiw. Nous citerons en outre : Lyrn — essus. Car — esusj Ped — asos, Telmessus et Telmenessu^s (probablement Zalmon is"us" c'est-à-dire ombre, protection forte); Sabnyd — essus (c'est-à-dire paix solide) ; Od — essus (twr nin = splendeur puissante) ; Ord — essus = Orat + issus (c'est-à-dire (i) Voy. Dictionnaire hébreu de Gésénus, à la lettre "S,

— 48 lumière puissante, etc.). Les trois derniers noms unis à celui de Byzance et peut-être à ceux de Hermonassa et de Tyramhé { } y deux villes situées près du Bosphore Cimmérien, semblent prouver que les Phéniciens s'étaient établis même sur les bords du Pont-Euxin. Ajoutons enfin le nom de la ville célèbre de Tartessus, venant d'une forme araméenne «j'^in^rî pour «J-'W'^tn, dont l'étymologie est indiquée différemment par Gésenius et Meyer (2) ; Dertossa sur l'Ebre (actuellement Tortosa), colonie de Tartessus, Sardessus, c'est-à-dire Sardes la forte, près de Lyrnessus etc., etc. (3). Lampsaque^ aujourd'hui Lepsek, paraît venir de la même racine que Thapsaque (nosin), qui signifie passage (de nos, il a passé). Lampsaque sera un substantif composé avec la préposition i», signifiant (V endroit) située près du passage y c'est-à-dire du détroit. C'est ainsi que Lilybée (''^î^î») est la ville tournée du côté des Libyens ou habitée de Libyens, comme LiébriSy sur la frontière de l'Egypte, est manifestement le bourg des Hébreux. On peut joindre aux noms propres de cette formation : Lamponion dans la Troade, probablement Lephanim en phénicien, c'est-à-dire là ville en face; Lamboesay la ville habitée par les enfants de Buz ; Lampe ou Lappa dans (I) Tyratnbe paraît distinctement composé de Tûpoç, c'est-à-dire ^is, citadelle et Ambé, nom d'une Tille arabe située près du golfe Arabique, non loin de Macoraba. (3) Ce qui nous fait croire que Tartessus est un composé, c'est que la ville phénicienne de Tarsus en Cilicie est désignée sur ses monnaies par les trois lettres tT). Or Tartessus nous paraît contenir/comme première partie le mot Tarsus lui-même. (3) M. Movers (II, p. 30, 355) considère presque tous les noms de Tille en — esus^ — essus, — miw, — assvs, comme étant d'origine carienne. Tels seraient : Tam-assuSf Amam-assus, Halicarn-assus ^ Imbs-asuSy Kryn-assus^ Prin-assus^ Ped-asOf Peg-asa, Kor-essus, Mycal-essus^ et une infinité d'autres. Mais, d'après lui, les Cariens eux-mêmes seraient une race fortement croisée avec des éléments sémitiques.

— 4& la Crète, la ville qui est située sur le bord (n^) de la mer. KigHvto est le nom d'une ville de rÉolide et d'une ville située sur les côtes de la Lycie. C'est peut-être l'hébr. n'îtt»=&(:oyo;. Mais comme les Lyciens adoraient de tout temps l'archer Apollon » j'aime mieux y voir û'^f^æg, les archers, de ni^, arc. Kup? lui-même pourrait n'être que l'hébreu noip, élévation, ou n^^R, action de se lever. SfAupva, Mvipiva (ville de l'Éolide et de l'île de Lemnos), Mvpix>! (île de la mer Rouge), M jptxoCç (ville de la Troade, vis-à-vis de Ténédos) , et enfin probablement MvpiavJpo; (en Cilicie, près du golfe d'Issus), sont d'origine sémitique, et se rattachent à l'hébreu " ^â ou " ^io, myrrhe, baume, baumier. Milet vient certainement de la même racine que le nom de la déesse Mylitta (rac. «î»»), et, selon toutes les apparences, il en est de même de Melité (l'île de Malte) et de la rivière Mèlès^ qui coule près de Smyrne. Ephèse n'est autre chose que l'hébr. oêk (ephes), fin, limite extrême, et Cy%ique ressemble très-fort à une forme grécisée de iTJSR, terme, fin, de la racine f^ip, præcidit. On n'a qu'à comparer notre Finisterre. Dans l'île de Lesbos nous trouvons les villes de Mitylène et de Méthymne, dont l'm initial semble indiquer d'anciens participes sémitiques. Mitylène pourrait bien venir de i^ia (tûl) , hiphil i'^^n, partie, i^o^a , s'étendre longuement. Cette étymologie est confirmée par l'histoire, cet endroit ayant été fondé d'abord sur un petit îlot trèsrapproché de la grande île de Lesbos, et la gagnant petit à petit, lorsqu'elle commença à prendre un certain développement. La forme primitive paraît avoir été Tk^^ plur. chald., qui signifie proprement : longue extensi. Méthymne paraît être le participe puai de ip» , (la ville)

— 47 — cīWîîié^ (bien défendue?). Cp. lia»» (matmôn), arsenal, entrepôt, magasin. Or i»û a en général la même signification que Tçs, cacher. De "la^ (Zaphan) vient liw (Zaphôn), ténèbres, obscurité, nord. Il ne serait pas impossible qu'on eût dit "?»«?? t>!)ï? (1), ville située au nord, comme on disait 116? p«, pays du nord, c'est-à-dire la Babylonie, ou) rtjifistî?, au nord de quelqu'un ou de quelque chose. La capitale de la Lydie s'appelle Sardes; c'est probablement n^^ii», la royale. Le pays entier portait anciennement le nom de Méonie, où nous croyons retrouver l'hébr. l'isba, habitation, domicile, asile. Mais ilf aon est en même temps le nom d'une ville dans la tribu de Juda et d'une peuplade qui est citée (2) à côté des Amalécites, des Sidoniens, des Philistins, etc. Encore aujourd'hui ^Lju (maân) est une ville fortifiée de l'Arabie-Pétrée, une station située au sud de la mer Morte. Le Méandre ne serait-il pas la rivière des Méoniens, '^^isrt lis?^ (maon hannahar)? L'article, signe de l'apposition, a dû être à peine entendu dans la prononciation; les deux n n'auront plus fait qu'un seul, et ce dernier s'étant rapproché de Vr final, les Grecs auront introduit entre les deux consonnes un d euphonique, comme dans av5pQ; pour dvépoc. C'est ainsi que le Scamandre sera "^^sn nafjtj (shikmah hannahar), c'est-à-dire la rivière bordée de sycomores, de figuiers sauvages. L'Iliade nous apprend (3) en effet que c'étaient ces arbres que l'on voyait près des murs de Troie.

— Nous laissons à d'autres le soin de rechercher si le mot "Tj^ peut former la dernière partie du nom des deux villes de ÂvTav5po; et de Muplav5po;. Nous sommes frappé également de la désinence îden(1) La forme hébraïque régulière serait •nasa;^^ ri) Juges, 10, i«. (3) Iliad., VI, 435.

— 48 tique qui se rencontre dans le nom de deux autres cours d'eau : le SimoïSy gr. Sepeiç, qui est un affluent du Scamandre, et le Satniois fgr. SaTvtoeiç, qui s'appelle aussi iarroetç et Sacpvioeiç), qui est un torrent né dans les bois de la Mysie. La désinence — oetç, — osaaa, appartient, comme on le sait, aux langues indo-européennes. C'est le sanscrit — van(t)y vanti, vat. Elle sert à former des adjectifs, et elle a le sens de pourvu y doué de. Or les noms propres Simoeis et Satnioéis ne paraissent pas renfermer de substantif d'origine japhétique. En revanche, nous croyons retrouver dans Simoeis le nom même de la race sémitique. Je suis disposé à admettre qu'il en est du suffixe — oetç comme de la seconde partie des mots 2xa/av(îpoç et Ma&yJpoç ; il pourrait bien contenir un mot phénicien hellénisé. Ce mot ne serait-il pas T[?] (é'n),, source ? Simoïs dans ce cas serait r[?] 5»tt5 , la source célèbre ou la source retentissante (1). L'origine de SaTvtoEt; sera plus incertaine à cause de la forme secondaire 2acpvioetç. Peut-être que dans le nom propre phénicien se trouvaient à la fois le t et le co. En effet, la forme primitive pouvait être T[?].[?] Tifitji[?] ; le premier de ces mots serait un substantif, formé de la rac. tf»tD, inonder, qui se dit surtout de pluies torrentielles. Personne ne voudra songer à inw , urinari , ni à njtato , nom d'une source de la Palestine , qui dérive de iwto , haïr, poursuivre. Mais il convient de faire remarquer que les groupes ntt3 et fio servent à former des racines qui signifient répandre ou absorber de l'eau. Le lac Gygéen porte aussi un nom manifestement sémitique. Ce nom rappelle l'hébreu fija (gayah), confluit (t) La forme 2c/ui[?](c\$ se dit pour Itfiétvç, génitif ItfiétvTOi» On comprend ainsi que les Grecs aient cru reconnaître une désinence de leur langue dans le sémitique Y[?]n, I

— 49 ^ et le suDstapUt t^ (gay) ou x^i (ghé)« prairie. Je raltaèbe AH même racine Gygès, nom d'un roi de la Lydie, et OgygèSf nom d'un fncien roi de Tbèbes» célèbre par le fameux déluge qui userait arrivé sous son règne. Je suis jtioias rassuré sur raccueil que pourront trottràr les étymologies suivantes : . Le mont Tmoks lire-t-il son nom du v^be mala (il a rempli)? Tmol serait un substantif verbal ayant le même sens que m/d, tas, monceau. . Le mont Sipylos semble s'être appelé d'abord Sufetulus» Or SufUula est le nom d'une colonie phénicienne non loin de Capsa en Numidie. Gésénus croit y reconnaître les mots sémitiques Shaphet êl^ colline du Seigneur. Sipylos ne pourrait-il pas avoir la même origine et le même sens? Le nom de Niobé ne serait-il pas aussi un mot phénicien ? J'ai pensé à m\$, njwj (naaweh , nâweh) , beau , splendide. Nous inclinons aussi à admettre que le nom du mont Ida était phénicien , car nous le retrouvons dans la Crète» où les Phéniciens jouèrent si longtemps un rôle considérable. Le mot me paraît venir, ainsi que le nom propre Eddo et le substantif ^w, fardeau, de la racine "wx, 'r»», être fort, être pesant, courber, infléchir. Quant au mont Tabor, tout le monde sait que c'était un mont de la Galilée, situé sur la frontière des tribus Sebulon et Naphthali. Mais le sommet le plus élevé de File de Rhodes avait reçu des Phéniciens le même nom. Nous n'hésitons pas à retrouver le nom de cette montagne^ dans le fameux TauruSy dont la première syllabe (Taur) renferme le bisyllabe primitif. Aussi le Tabor de la Galilée est-il appelé aujourd'hui par les Arabes : Djebel Tor. Gésénus, à qui, je crois, l'idée n'était pas venue de voir le 4

The text on this page is estimated to be only 26.28% accurate

— 60 — même mot dans Tabor et dans Taurus, dit cependant que dans "nxi le a n'est qa*un waw renforcé. Au lieu de rbébreu *w et du syro-chaldéen "m, les Samaritains di^ salent maa, ^^sd, les Éthiopiens daebr^ etc., etc. Nous bornons ici pour le moment nos recherches, qui, si incomplètes qu'elles soient, sufiBront pour établir : V que les Troyens étaient Sémites, 2^ que les Sémites avaient colonisé à une époque préhistorique toute la côte occidentale de l'Ai^tttoIie. Mais il nous parait à peu près impossible que les Sémites aient été seuls et uniques habitants du beau pays qu'ils étaient venus occuper. •^^w."** »

The text on this page is estimated to be only 21.91% accurate

II DE QUELQUES 1>EUFLAI)ES QUI HABirAIEOT LA
PALESTINE DU TEMPS D'ABRAHAM. Nous trouvons dans la liœèse
(chap. xv^ v. 19-21) rënumërttïon des différentes tribus qui paraissent avoir
formé f tongtemps avant l'invasion d'IsraSI , à peu près toute la population
de la Palestine. Ces tribus sont : les Kénites, les Kinisitea« les Cadmonites,
les Ghit* téens (1) y les Phérésites, tes Géants , les Amorites , les
Canaanéens 9 les Gergésiens, les Jébusiens (2). Dans nos recherches
actuelles , trois de ces tribus nous intéressent d'une manière particulière : ce
sont les Gergésiens , les Cadmonites , les Kinisites. A. Les Gergësiens. En
quittant la Palestine , une partie des Gergému pourrait bien avoir pria la
route de terre. Strtbo* M i (1) On sait qae la Genèse place les Cbittéens, qni
sa sont établis de trte-> 1>onne heure dans Ttle de Chypre, à tort parmi les
deseendayti de Tatta. (t) Les Jébusiens sont les anciens habitants de
Jérusal^a. D^près une tradition rapportée par le Ckr9iUc*u puckàU , ils
auraient été dMsséa de la Palestine par Josué; puis, ayant émigré, comme
les Gergésiens, e» Afrique, Ut ««raient passé le détroit de Gibraltar et fwdé
Gadiiii (Gèdir).

The text on this page is estimated to be only 27.89% accurate

— oi — trouve» sous ie nom de Teucrienst à Oibé» en Cilicie (1). D'autres encore étaient établis dans la Salamine de Chypre. La mythologie des Grecs a combiné plus tard» par voie de syncrétisme , ri)i3toire de ces Teucriens avec celle de Teucer, fils de Télamon» et de ses compagnons. Mais cette combinaison, ou» si Ton aime mieux , cette confusion» ne fut généralement admise que du temps de Pindare (2). Elle s'explique par la prépondérance q^u'ACquirent » dès le XI* siècle j^ les Grecs dans la ville phénicienne de Salamine (3). M. Movers a prouvé que Byblos (enhéb. GIBLAH^ c'est-à-dire haute ville) et BÉRYTUS étaient les plus anciens centres de la puissance phénicienne. . C'est avec t^es ceoKfM que les Gergésiens paraissent avoir eu des re^ lations suivies. Ad(^nks le dieu de Byblos» s'appelait^ d'ftprès Sajochoiathon » primitivement Elyoun^ le souveraU} Q'est le nom méine de \% capitale des Troyens (hiory). On s^t que bon nombre de villes sémitiques portaient le nom d'un dieu ; par exemple» tontes celles qui renferment les mots de Baal ou Astarté. Une ville de la Crète» /toit^» tirait son nom de V^ (étan), l'ancien qui était une des épithètes du Baal des Phéniciens ou des Babyloniens (4). On nous apprend que les premiers ont fondé dans la Tbrace deux colonies : Galepsos et Oin gyme. Celle-ci, qui était déjà connue d'Homère (5)» s'appelait aussi Byblin » circonstance qui semble indiquer que des eomdiunicationsfMquentes etisfaient entra tes habitants de ces parages et la ville de Byblos » èu Phénicie. (I) XIV» 4, iO, p. 6Tt. (\$} lleau» ly» 74. i4).limr|»II,0ft9* (5) Uitde, IV, S04, et AMiée, I , m, ^ st.

The text on this page is estimated to be only 24.70% accurate

— Ô3 — ' Non loin de rHélle&pont et près d'Abydoa se trouvait
ia ville antique d'A8tyra(l). Son nom, qui e^i identique à celui de la déesse
Astor (Astoretb^ Astarté), ainsi que ses mines d'or (3), pour lesquelles elle
était renommée , prouvent jusqu'à Tévidence que la ville îest d'origine
phénicienne. Il est très^probable qu'on y adorait la divinité que les ^recs
désignaient par le nom d'Â<fpo5inî tà^vy) (Vénus impudique) : car il est
certain que le culte de cette Vénus et le culte d'Adonis étaient prépondérants
dans les villes commerçantes de Lampsacé » de Priape (Priape est un autre
nom d'Adonis), d'Abydos, de Sestos et sur les côtes de la Bithynie (3). Ces
cultes jouisa^aî^nt de la même faveur à Byblos , à Aphaka et. dans les villes
phér niciennes de Chypre. Voilà donc une trace de plus de ces relations
antiques et^ intimes qui ont dû régner entre la Troade et les populations de
la Phénicie septentrionale.. ; L'opinion d'après laquelle les Gergésiens se
seraient enfuis en Afrique à l'approche des Israélites, commandés par Josué,
est fondée sur une vieille tradition, probablement apocryphe, du Talmud de
Jérusalem (A). Elle a été reproduite par Tuteur du Chronicon pascale (5)
^ auteur qui a vécu au IIP siècle de notre ère, et par Moïse de Khorène (6), à
moins que le passage où il en (I) Use colonie phénicienne portant le même
nom se trouve aussi en Ca^ie. («) Strabon, XIV, », p. 691. 'O 9k Uptdfio^
«>oOto\$ Ix rfi* h 'AvTvpoti ittpi 'A6v*«v XPww^«!i^,.fi» Kal îpO» In
jMXpôc Xilvtrfct. Df>M *' ^ MùXiixeU ta ' (3) Steph. Byz. UpàvtXTOi
itâhi "BiOwlaç ^ Tihivio"» t^« Ajojîtcîyj?? , 4* «xTwdcy #o^vcxc\$. (4) C.
6, f. 35. (5) T. II, p. 108. (6) L. 1, chap. XIX.

~ 54 — est question ne soit interpolé. Elle a été adoptée ensuite par les Arabes. Mais Ibn*Kaldoun considère les Akrîkii (les Gergésiens?) comme des descendants des Mâzigb, et il rapporte qu'unis aux Cananéens et aux Pbilistins » ils auraient» avant de s*étoblir en Afrique , combattu contre les Israélites (i). Ce qui ne saurait être mis en doute , c'est que y même à des époques préhistoriques , des populations sémitiques ont traversé l'Egypte, se sont répandues dans l'antique Libye , et s'y sont croisées avec les indigènes. M. Preller voit dans les Troyens un peuple assez considérable , dont les Teucriens et les Lyciens n'auraient été que des branches isolées. U invoque à l'appui de son opinion le vers d'Homère : Il sait fort bien que le nom des Teucriens n'apparaît que plus tard dans l'histoire ; mais il fait remarquer» non sans raison « que certains noms de la Troade se retrouvent dans la Lycie , comme le fleuve Xanthos, l'Apollon lycien et le nom des Troyens eux-mêmes, qu'il croit reconnaître dans celui des Thés. Les Lyciens, qui, d'après une ancienne tradition, auraient quitté la Crète pour occuper la vallée du Xanthos , y prirent le nom de Termiles. Le plateau de la Lycie est appelé par Hérodote MiXua;, mot phénicien signifiant : élévation y montagne. Un Anglais , Fellows , a trouvé dans ces parages des inscriptions où Ton lit les noms des Tramelœ (Tromîlœ?) et des Troes. On considère les premiers comme (1) Movers, H, 417-455.

— 58 — les anciens habitants de la ville de Xanthos; les seconds, comme habitants de Tlos (1). B. Les Cadmonites. Les Cadmonites de la Genèse nous font connaître pour la première fois ce nom de Cadmus, si fameux dans la haute antiquité de la Grèce. On peut traduire Q'atn]; les hommes de l'Est, car c'est de l'Est que sont venus les Bédouins du désert qui ont occupé la Palestine. Je préfère cependant y voir les Aticètes, les Aticiens. C'est là le nom que les Romains donnèrent aux Hellènes de l'Épire (Ῥαῖοι, Græci) tandis que les Ioniens étaient proprement les Jeunes (Ἰωνες, l. juvenes scv. Yavanas). Le nom des Cadmonites ne reparaissant plus dans l'Ancien Testament, cette peuplade paraît avoir émigré à l'exemple des Gergésiens. Ceux-ci s'étaient portés tout à fait au nord, en se plaçant peut-être sous la protection des habitants de Byblos (Giblah) et de Bérytus. Les Cadmonites au contraire paraissent avoir entretenu des relations intimes avec Sidon, car c'est dans cette ancienne métropole et à Tyr que nous trouvons la légende du mariage de Cadmos et d'Europa (autrement Harmonia). A Tyr, on montrait le tombeau nuptial de Cadmos et la chambre non gardée de la virginale Harmonia. A Gabala, en Phénicie, et à Amathonte, en Chypre, on faisait voir le voile et le collier de la déesse, ses cadeaux de noces. Nous n'entendons parler de Cadmos ni à Bérytos et à Byblos, ni dans les villes de la Troade. Mais, d'après Nonnos, il (I) Preller, Mythologie, II, »», ttf.

— 56 — figure comme allié de Jupiter dans la lutte que le souverain des dieux engage contre Typhon en Cilicie. Sur les limites de la Phrygie et de la Carie» nous rencontrons une montagne et une rivière qui portent le nom de Cadmos. C'est en parlant de la Carie que Cadmus paraît avoir colonisé les îles et les côtes de la Grèce » en amenant à sa suite les lettres» les cultes et la civilisation de la Phénicie. C'est à Thèbes que nous retrouvons les Cadmonites transformés en Kx^{fitioiv}. C'est à Samothrace que le nom de Cadmus se présente mêlé à celui des dieux Cabîres. Dans la Chalcidique Cadmus a exploité, dit-on, les mines du Pangaios; partout on marque de son nom la plus ancienne forme de l'alphabet grec (Kx^{diirîl}x y^{paj}^{/utara}). Europa et Harmonia ne sont que des noms différents d'Aphrodite, de l'ancienne Astarté des races sémitiques (<). C. Les Kénisites. Nous pouvons suivre les traces de la colonisation phénicienne depuis les rives du Strymon[^] à travers le continent, jusqu'à la mer Adriatique. Nous rencontrons d'abord un Cititim situé près du mont Citiu[^]. Ces noms font supposer que la peuplade des Chittéens, qui» à l'arrivée des Israélites en Palestine» avait déjà émigré en grande partie» et était allée s'installer dans l'île de Chypre, avait lancé en même temps quelques-uns de ses enfants à la recherche d'un établissement plus lointain. (i) Preller, *if*, p. 18. — *Movers*, *If*, p. 85^{^^}.

— 57 — De Citium nous arrivons à Edessa[^] dont le nom est manifestement sémitique[^] puis à Lychnidm[^] sur le lac Ochrida, dont la fondation est attribuée à Cadmus par un poète byzantin (1)[^] et enfin à Buthœ en Illyrie, où l'on montrait les pierres sacrées de Cadmus et d'flarmouia et un temple érigé en leur honneur (2). M. Movers s'est efforcé de prouver que les Israélites ont pris part plus d'une fois aux voyages et aux colonisations des Phéniciens (3). Voici un fait cité par lui qui viendrait à l'appui de son assertion. Les Odomantes, tribu habitant tes bords du Strymon, avaient, d'après Aristophane (4), l'usage de la cipconcision. Les scolastes font remarquer à l'occasion de ce passage que les Odomantes sont d'origine juive. On pourrait croire que leur observation n'est qu'une simple hypothèse fondée sur l'usage dont nous venons de parler, et Ton objectera peut-être que les Odomantes peuvent l'avoir emprunté à d'autres peuples de l'Orient, qui le pratiquaient également. Mais nous lisons ailleurs (5) que le fleuve Strymon s'est appelé jadis PalœstinuSf du nom d'un fils de Neptune. Ce Palœstinus, en guerroyant avec les peuples voisins, aurait confié le commandement de son armée à son fils Haliacmon (nom d'un autre fleuve de la Macédoine). Ce dernier aurait été tué dans une bataille où il se serait imprudemment engagé. Palaestinus, poussé par le chagrin que cette perte lui aurait causé, se serait précipité dans la rivière KonoMis[^] qui dès lors aurait reçu le nom (1) Christodore, AnthoU qr., VU, OOî. (2) Scyl, Peripl.y p. 9 ; Kai KiSfAO[^] y.xl *A/5/*ovî«; oî UBoi thl-ê IvrawOa xal (5) Movers, II, 16, 17. (4) Acharn., v. K»4. (u) Pseudoplut , Dr flnv., p. 94 et suiy.

— 58 — de Palæstinus[^] et qui s'appelle aujourd'hui Strymon.

Cette tradition ne peut pas avoir été inventée gratuitement. Le nom de Palæstinus rappelle celui des Plishtim ou PhilUtins, le nom de Konozos celui des Kinisites de la Genèse. Or la tradition que nous rapportons ici ne paraît pas tout à fait isolée. Joan. Lydus (Dema[^]i8(r., III, 46), en racontant que les habitants des pays dont nous parlons, et notamment les Epirotes» ont la réputation d'être avares et cupides, a soin d'ajouter qu'ils sont descendants des Syriens : ot \$' Hnet[^]dv[^]i fjuXkisroc 9 li[^]v &/Te[^] (Movers, II, p. 285.)

UN MOT SUR L'EXPEDITION DES ARGONAUTES. Il est très-peu probable que les Argonautes aient pu accomplir au XII[^] siècle la longue traversée dont parlent des poètes plus récents. Eumélos le premier a fixé la Colchide comme terme du voyage. Mais il n'est que juste de dire que déjà Hésiode fait parvenir ces hardis aventuriers jusqu'aux Mariandynes[^] et même jusqu'au Phase; qu'il fait mention aussi d'un certain Kytoros ou Kytisoros, comme étant fils de Phrixos et de la fille du roi Eète^s. Or il y avait deux villes de ce nom, qui sont citées comme étant colonies de Sinope, l'une dans la Paphlagonie et l'autre dans le pays des Tibarènes. Il paraît donc évident qu'Hésiode faisait longer aux Argonautes la rive droite du Pont-Euxin. N'oublions pas non plus qu'avant de franchir l'Hellespont, les Argonautes rencon[^]

— ^ — trent et consultent PAinelg, devin aveugle. Hésiode, Phérécyde, Asclépiade, Antimaque, en font un fils de Phénix ; Hellanikos et Apollodore en parlent comme étant fils d'Agénor et frère de Phénix et de Cadmus. Phinée est donc un des plus anciens représentants de la civilisation phénicienne et des efforts tentés par ce peuple pour coloniser les côtes de la Thrace, peut-être même de la Bithynie et du Pont (1). Phinée a-t-il quelque rapport avec pinnah, tour forte, puis, par métaphore, chef, prince? J'aime mieux songer à Pinôriy nom d'un prince iduméen , et à Punôn, nom d'une ville située dans l'Idumée entre Petra et Zoar. Elle était célèbre par ses mines ; de là probablement son nom, que Gésénius explique : air sombre^ ténèbres. (I) Movers, II, p. 198. FIN

LIVRES DE FONDS ET EN NOMBRE QCI SE TBOUVBNT A
LA LIBRAIRIE A. FRANCK (ALB. L. HEROLD, Successeur) 67, rue
Richelieu. AlUban (D.-P.). Le llaygh , sa période elsafôlc, 1860, in-8, br. 1
50 Bartioliuè*» (Chr.). Jordano Bruno. Paris y 1847, 2 vol. in-8, br. 15 »
Bataillard (P). Nouvelles recherches sur rapparliion el la dispersion des
Bohémiens en Europe. Paris^ 1849, in-8, br. 1 50 Beneeli. Éludes sur les
classiques lalins appliquées au droit civil romain, i'** série : les satiriques,
Horace, Perse, Martial, Juvénal. Pam, 1853, in.8, br. 4 » Benloew (L.).
Précis d'une théorie des rythmes. Première partie : Uhythmes français et
rythmes latins, ln-8, br. 3 50 — Précis d'une théorie des rythmes.
Deuxième partie. Les rythmes grecs, et particulièrement des modifications
de la quanti lé prosodique amenées par le rythme musical. In-8, br. 4 » —
De quelques caractères du langage primitif. Lu à PAcadémie des
Inscriptions et Belles-Lettres le 30 octobre 1861. ln-8, br. 1 50 Bernard
(Th.). Étude sur les variations du polythéisme grec. P/im, 1853, in.8,br. . * 2
50 BmwÈnteUmm (Baron de). Romans et épopées chevaleresques de
TAllemagne au moyen ôge. 1847, in-8, br. 7 50

— 61 — de l'Asie (Wl.). Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile jusqu'à la réduction de cette île en province romaine. Paris 1845, gr. in-8, carte, br. 15 >> ChasMUBt (A.) et SauTai^ (G.-E.). Histoire des évêques d'Evreux, avec des notes et des armoiries. Evreux, 1846, pet. in-8 carré, br. Clairée (H.). Français et wallon. Parallèle linguistique. iiB57, in-8, br. 3 >> ClieTallet (A. de). Origine et formation de la langue française. Deuxième édition. 3 vol. in-8, br. Imprimerie impériale. 34 >> toles (Fr.). Introduction à la Grammaire des langues romanes, traduite de Tallemant par Gaston Paris. In-8, br. 3 >> tonelials (A.). Description des médailles gauloises faisant partie des collections de la Bibliothèque royale, accompagnée de notes explicatives. ParU^ 1846, in-8, br. 4 pi. 15 >> IHilaariev (Ed.). Recherches sur la chronologie arménienne, technique et historique. Ouvrage formant les prolégomènes de la collection intitulée Bibliothèque historique arménienne. Vol. I. Chronologie technique. 1859, in-4, br. 18 >> BbB naaeal. Description de Palerme au milieu du x^e siècle de l'ère vulgaire, traduite par M. Amari. 1845, in-8, br. 1 50 Ayrmgliem (les) apocryphes, traduits et annotés d'après l'édition de J.-C. Thibaut, par Gustave Brunet. Suivis d'une notice sur les principaux livres apocryphes de l'Ancien Testament. In-8, br. 3 50 ^arhat (G.). Dictionnaire arabe. Revu, corrigé et considérablement augmenté sur le manuscrit de l'auteur, par Rocliad Dahdah. ifaf^eille, 1819, gr. in-8, br. 70 >> Éaaeke (Hipp.). Bhartrihari et Tehauara, ou la Pantchajika du second, et les sentences erotiques ^ morales et ascétiques du premier, expliquées du sanscrit en français. Paris ^ 1852, in-12, br. 6 50 — Le Gita*Govinda et le Ritou-Sanhara, traduits du sanscrit en français, pour la première fois, avec deux hymnes du Rig-Veda. 1850, in-8, br. 6 50 Poacher de Caveil (A.). Réfutation inédite de Spinoza par Leibniz, précédée d'un Mémoire. 1854, in-8, br. 3 >> CawislB (L.-J.-B.). Du dialecte de Tahiti, de celui des îles Marquises, et, en général, de la langue polynésienne. 1853, in-8, br. 4 >> Glfiet(P.). Vocabulaire des racines grecques. Paris, 1847, in-8, cari. 3 >>

— 62 — (Cb.). Essai sur l'histoire du droit français au moyen
 Ag[^] Paris, 1846, 2 lom. in-8, br. 25 » GIraad (M.). Mémoire sur Tancien
 Tauroenium, recherches archéologiques, lopographbiques et historiques sur
 cette colonie ptiocéc[^]ne, Toulon, 1853, in-8, br. 5 pi. 5 » GoblBeav (A.
 de). La Chronique rimée de Jean Chouan et sGscmpagnons. Paris, 1846,
 in-12, br. '2 50 GrlBUft (Jacob). De Torigine du langage, trad. de raliemand
 pan F. de Wegmann, in-8, br. 2 » <MieM«rd (F.). Grammaires provençales
 de Hughes Faidit et dç Raymond Vidal de Besaudun. xiii[^] siècle. Deuxième
 édition, revue[^] corrigé» et eossidèrablement augmemée* In-S, br. 5 »
 Notes, sur un manuscrit français de la Bibliothèque de Sainte Marc. Paris,
 1857, in-8, de 24 pag., br. 1 » Hatostoi (J.) et Pleot (E.). Proverbes béarnais.
 Accompai[^]s d*uf vocabulaire et de quelques proverbes dans les autres
 dialectes du midi de la France. In-8y papier vergé jaune, br. 6 » ■eiMPieh
 (G.-Â.). Le Parcival de Wolfram d'Eschenbach et (alé[^] gende du Saint-
 Graal. Étude sur la littérature du moyoa âge. 1855, in-8, br. 4 50 HUtoria
 diplomatica Frederici Secundi, sive constilutiones, privile* gia, mandata,
 instrumenta quae supersunt istius impcratoris et filiorum ejus. — Accedunt
 epistolœ paparum et documenta varia. Collegit, cum prsefatione
 et introductione instruxit, ad fidem chartarum et codicum recensuit, juxta
 seriem annOrum disposuit et notis illustravit J.*L.-A. Huillard-BréboUes,
 auspiciis et sumpt. H. Alb. de Luynes. Parisiis, 1852-62, 12 vol. in-4, br. 175
 » H«ndioldi (G. de). De Torigine des formes grammaticales et de leur
 influence sur le développement des idées. Opuscule traduit par A. Tonnelles,
 suivi de l'analyse de Topuscule sur la diversité dans la constitution des
 langues, in-8, br. 2 >> Laeabaae (Léon). Observations sur la géographie et
 Thistoire du Quercy et du Limousin (à propos d'une brochure sur les
 divisions territoriales du Quercy). In-8, br. 2 » MMwmmmmwÊr (C). De
 pecuniis publicis, quomodo apud Romanes quarto post Christum sæculo
 ordinarentur. LtUeL Par. y 1854, in-8, br. 2 » Vmmmmaémrm (J.). Exposé
 des éléments constitutifs du système de la troisième écriture cunéiforme de
 Persépolis. 1847, in-4, br. 10 »

- 63 — (J.). Essai de déchiffrement de Téciure assyrieoie, pour servir à Texplication du moDument de Khorsabad. 18i5, iih, br. 5 a iMmmmtto (Vh.), Notice sur Âbou-Yousouf Hasdal Ibn-Schaprou, médecin juif du x® siècle, ministre des khalifes Omeyyades d*Espagne Abd-Al-Rahman et Al Hakem II, et promoteur de la littéraiure juive en Europe. 1852, in-8, br. 2 » Menant (Joach.). Zoroastre. Essai sur la philosophie religieuse de la Perse. Parù^ 1844, in-89 br. 6)» Meyer (P.)* Anciennes poésies religieuses en langue d*oc, publiées d'après les manuscrits. In-8, broch. 1 » — Note sur la métrique du Chant de Sainie-Eulalie. In-8, br. 1 » Ilésièrè» (Alfr.). Mémoire sur le Péiion et TOssa. Pafis^ 1853, in-8, br. 3 » IUclMlani (H*)* Catalogue de la Bibliothèque de François I^ à Blois, en 1518, publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque impériale de Vienne. In-8, br. S 50 Mlehel (Francisque). Le Roman du Sainl-Craal, publié pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale, In-8, papier vergé. 5 » — Histoire des races maudites de la France et deTEspagne. 2 vol. in-8, broch. 15 » MohamnBed-Ebn DJobair (de Valence). Voyage en Sicile, sous le règne de Guillaume le Bon, texte arabe, suivi d'une traduction et de notes par M. Amari. 1846, in-8', br. 2 50 Obry (J.-B.-F.). Du berceau de l'espèce humaine, selon les Indiens, les Perses et les Hébreux. ParU^ 1858, in-8, br. 3 » Pari» (G.). Étude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française. In-8, br. 4 » Podtes (Les anciens) de la France , publiés sous les auspices de S. Exe. M. le Ministre de l'Instruction publique et sous la direction de M. F. Guessard. In-8 , cart., impr. avec des caractères elzéviriens, sur papier vergé. Chaque volume. 5 » Vol. I. Gui de Bourgogne, Otinel, Floovant. — II. Doon de Maience. — III. Gaufrey. — IV. Fierabras, Parise la Duchesse. — V. Huon de Bordeaux. — VI. Ayc d'Avignon, Gui de Nanteuil. — VII. Gaydon. Rabbln<MHRleB(J.-M*)* Grammaire hébraïque, traduite de l'allemand, sous les yeux de Taulcur, par J.-J. Clément-Mullet. In-8, br. 5 »

The text on this page is estimated to be only 27.44% accurate

— 64 — RatlMill (J. de). De rclisiencc d*une épopée frankc, à
proposée la découverte d*an ehanl populaire mérovingien. i848, in-S, br. 4
50 Belmand (J.*F.). Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans
dans Plnde et à la Chine dans le ix^e siècle de Tère ehrs^e tienne. Texte arabe
imprimé en 181i, par les soins de feu Laoglès, publié avec des corrections et
additions et accompagné d*unc traduction française et d'éclaircissements.
1845, 2 vol. in-lâ, br. 8 n Renaît (E.). Éclaircissements tirés des langues
sémitiques sur quelques points de la prononciation grecque. 1849, in-8, br. 2
» TalINit (El.). De ludicris apud veteres laudationibus. ParUiis^e 1850, in-8,
br. 1 50 ¥er4lev (J. du). Grammaire hébraïque raisonnée, affranchie delà
ponctuation masorélique. Paris^e s. d., in-8, br. 5 » wnieaMiMnié (Th.
Hersart de la). Barzaz-Breî'z, chants populaires de la Bretagne , recueillis et
publiés avec une traduction française, des arguments, des notes et les
mélodies originales. 4^e édit., augmentée. 2 vol. in-12, br. 8 » Weil (U*)« ^^
Tordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues
modernes^e Question de grammaire générale. In*8« br. . 3 » **i^e— ^—
^^Aia I I ■^J—^Mfc.MEJ— é43i — t^earis, imprimerie de Jouaust et fils,
rue Saitit-fionotéi 8SS« • 1 / :.. •■àù4 ■

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

^